



NAÎTRE, MOURIR, RENAIÎTRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSÉ, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1904 : P.-G. LEYMARIE.

50^e ANNÉE.

N^o 6.

1^{er} JUIN 1907.

DIRECTEUR-GÉRANT :
PAUL LEYMARIE

RÉDACTEUR EN CHEF :
LÉOPOLD DAUVIL

LE CHRISTIANISME

SON RÔLE DANS L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE

XX

CONCLUSION

Dans cette longue étude à laquelle il est temps de donner la conclusion qu'elle réclame, nous avons dit ce qu'a été le Christianisme dès ses origines et quel a été son rôle pendant les deux mille ans qui se sont succédé depuis son apparition.

Ce qu'il deviendra, désormais, dans la suite des temps, nous tâcherons de le pronostiquer, en nous référant à la grande loi qui rattache chaque effet à sa cause, et d'en indiquer les résultats qui nous paraissent les plus vraisemblables. Mais avant de conclure, il nous paraît nécessaire de résumer à larges traits — en le caractérisant synthétiquement — ce grand chapitre de notre histoire auquel revient le droit de s'appeler l'ÈRE CHRÉTIENNE.

Où en était le monde à l'aurore de cette ère, et que fut-il Celui qui l'inaugura, en des conditions dont les complexités mal définies et quelque peu mystérieuses ont posé devant les historiens, les philosophes, les théologiens et les moralistes, le plus extraordinaire des problèmes qu'aient jamais eu à résoudre les penseurs de toutes catégories. Interrogeons Ed. Schuré.

Sombre était le ciel de notre terre, en ces années lointaines. Un polythéisme flottant et plus ou moins poétique en sa fabulation protéiforme, avait désorganisé les civilisations de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe méridionale. Les perturbations sociales et politiques de la Grèce furent la conséquence de sa décomposition religieuse, morale et intellectuelle. Apollon, le symbolique dieu de la lumière se voile et demeure silencieux. Plus d'oracles, plus de pythonisses inspirées, plus de poètes de haut vol. Minerve, la Sagesse-Providence pâlit de colère et de mépris devant ses anciens adorateurs, qui changent en saturnales les Mystères sacrés, ridiculisent les Sages et insultent les dieux.

Nous n'oublions pas que, pour les grands esprits de l'antiquité, ces dieux ne furent que l'expression poétique et anthropomorphique des forces hiérarchisées de la Nature, mais il n'en est pas moins vrai qu'en tant que symboles des énergies cosmiques et psychiques, ils sont demeurés indestructibles dans la conscience des peuples, par la raison que, dans la pensée des initiés, ces divinités diverses étaient comme l'âme cosmique elle-même, vaguement éparse dans les êtres et les choses, mais pénétrée par le Dieu suprême que présentaient les platoniciens et que proclamaient les gnostiques.

Mais, nous l'avons dit, elle était morte désormais cette Grèce divine qui nous avait transmis la science égyptienne et les Mystères de l'Asie védique. Superstitieuse en religion, agnostique en philosophie, dissolvante en politique, tout à la fois anarchique et servile devant la tyrannie... elle finit par s'éteindre, enlacée, asphyxiée par les ventouses de la pieuvre romaine.

De Rome, est-il besoin de parler encore? N'agonisait-elle pas, elle aussi, dans les fanges du Bas-Empire et n'était-ce pas en vain que la Louve menaçait de ses mâchoires les Barbares qui allaient les lui briser pour jamais?

Et cependant — chose vraiment étrange — parmi les peuples que cette Rome avait subjugués en leur communiquant sa corruption, il y en avait un qui se qualifiait lui-même du nom de peuple de Dieu et dont le génie

original différerait en tout de celui de la Rome césarienne. L'on se demande comment il se fait qu'Israël, écrasé par trois siècles de servitude, ait pu conserver encore son indomptable foi, comment, alors même qu'il approchait de sa ruine définitive, il ait eu l'énergie nécessaire pour redresser la tête devant les maîtres qui déjà lui tenaient le pied sur la gorge.

La seule raison qui puisse expliquer ce mystère, c'est que dans le cœur de ce peuple vivait une idée persistante, tenace depuis Moïse, et qu'il se réclamait du nom d'un Dieu inconnu de tous, du nom d'un *Dieu unique*... plus encore, qu'il attendait la venue d'un sauveur ! Ce sauveur ne lui avait-il pas été promis par les prophètes dont la voix tonnante, pendant près de huit cents ans, avait fait planer sur le peuple élu, la flottante image d'un Messie que devait lui envoyer son Dieu ?

Révée pendant les soixante-dix ans de la captivité, sous les saules de Babylone, éclosée sous la domination persane, l'idée messianique ne fit que grandir sous le règne des Macchabées. Quand vint la domination romaine, incarnée dans Hérode, le Messie vivait dans toutes les consciences. Nul ne savait ce que serait ce libérateur mystérieux, mais quel qu'il fût ou pût être, tout le monde y croyait, l'attendait, l'appelait de ses vœux les plus ardents, les plus passionnés.

« Où donc naîtra-t-il, cet enfant sublime ? se demandait-on. De quelle région céleste viendra cette âme prédestinée ? Dans quel éclair d'amour descendra-t-elle sur cette terre ? Par quelle énergie surhumaine se souviendra-t-elle du ciel momentanément abandonné ? Par quel effort bien plus merveilleux encore, saura-t-elle y remonter et y entraîner à sa suite l'humanité régénérée ? »

A toutes ces questions l'histoire a répondu. Or, cette histoire, nous l'avons précédemment racontée (1). Nous savons quel fut l'enseignement de cet Instructeur divin, enseignement en partie double, l'une pour la foule de ses auditeurs et dite « exotérique », l'autre réservée à ses disciples, qualifiée d'« ésotérique ». Nous savons que cette dernière, explicative de l'autre, en montrait le sens voilé par de symboliques paraboles, en indiquait la signification spirituelle dont les principes essentiels nous ont été révélés par ceux qui en possédaient la clef.

Quels sont-ils ces principes et sur quelle base reposent-ils ? Il est facile de les condenser en une déclaration dont le triple énoncé spécifie trois vérités fondamentales :

1° Il est un Dieu, Être suprême, Foyer de toute Lumière, Source de toute Vie, possédant tous les attributs de l'Infinie Perfection : Puissance, Intelligence, Amour, Justice...

(1) Voir *Le Christ historique*, n° de mars 1906, p. 135.

2° L'homme, de race divine, est immortel ; illimitées sont les gloires d'un avenir que lui préparent ses stages d'évolution.

3° Le monde est régi par une Loi d'équité absolue, si bien que chaque homme, possédant en propre une liberté qui constitue sa responsabilité, est réellement son propre juge, le dispensateur des sanctions que déterminent soit ses mérites, soit ses démérites, le régulateur de sa vie, l'agent de sa destinée.

Sur cette triple base, repose l'édifice entier d'une doctrine révélée s'appliquant à toutes les humanités de l'univers, en même temps que découlent de ces vérités primordiales d'autres vérités secondaires et connexes, parmi lesquelles nous pouvons citer les suivantes :

Ce que nous appelons communément la vie n'est que l'un des jours d'une vie indéfinie. La mort, conséquemment, est un fait d'importance toute relative, car bien loin d'être la fin de l'existence, elle n'est rien d'autre que le passage de l'un de ses stages au stage qui lui succède, par la raison que si l'homme a derrière lui une longue évolution préparatoire, il a devant lui une possibilité d'évolution sans limites que lui confère son immortalité. Qu'en résulte-t-il ? C'est qu'il y a certitude pour toute âme de pouvoir atteindre le but final de son évolution, pour aussi loin qu'elle se soit égarée hors du sentier direct temporairement abandonné.

Voilà ce que nous a révélé le Christianisme primitif et voilà ce que n'a pu nous transmettre cet autre christianisme matérialisé par la dogmatique ecclésiastique... en dépit de laquelle nous ont été conservées les vérités spirituelles par la Gnose moderne, héritière de la Gnose chrétienne qui, tout entière, reposait sur la doctrine de ce MYSTÈRE DU ROYAUME DE DIEU institué par Jésus lui-même et auquel lui et ses apôtres ont fait de si fréquentes allusions.

Que conclure de cela, sinon que ce pseudo-christianisme, oblitéré par les malversations séculaires de ses prêtres et n'ayant plus de rôle à jouer dans notre époque moderne plus ou moins assoiffée de vérités spirituelles... a perdu toute raison d'être, — et c'est ce que nous allons tâcher de mettre en évidence, dans ces dernières pages, où seront remises en valeur, chacune en son rang, les diverses considérations qui se sont précédemment succédé, s'enchaînant les unes aux autres, en vue de la conclusion qui s'impose aujourd'hui.

Établissons, tout d'abord, que pour avoir le droit de juger une religion, il faut savoir comment elle s'est formée, afin de pouvoir se rendre compte de toutes les divergences que peuvent, que doivent faire naître les innombrables interprétations auxquelles sont exposés les textes des diverses Écritures doctrinales. Inévitables sont ces divergences, ainsi que nous allons le constater.

Comment donc se forme une religion ?

Alors qu'à « l'horloge des siècles » a sonné l'une des heures où telle portion de l'humanité a besoin d'une intervention spéciale pour qu'elle puisse progresser sur la voie de son évolution, se manifeste au milieu d'elle un Instructeur délégué par les Guides planétaires. Cet Instructeur émet sa conception personnelle relativement aux vérités qu'il a pour mission de propager, en ayant soin de proportionner le degré des révélations profitables à la nature même du milieu social où doivent être tentés ses premiers essais.

Nous retrouvons ces Délégués dans les traditions de toutes les races humaines qui les désignaient sous les noms divers de dieux, de demi-dieux, de rois, de seigneurs, de héros et autres qualifications honorifiques, ainsi qu'en font foi toutes les mythologies. Ces personnalités, de nature plus ou moins supra-humaine, leur ont donné des instructions diverses. Ce sont elles qui leur ont fait découvrir l'usage du feu, qui leur ont fourni les premières notions relatives à la formation des langues, qui leur ont enfin enseigné la pratique élémentaire de certains arts, tels que ceux de l'architecture, de la métallurgie, de l'agriculture, etc.

Ces grands Êtres frappent la note fondamentale, puis laissent à leurs disciples immédiats le soin de la mettre en valeur au cours de ses applications subséquentes, sauf à revenir de temps à autre sur la terre, pour accentuer la vibration de la même note, alors que les hommes en ont perdu le souvenir, si bien que leurs noms souvent répétés ont formé des sortes de séries dynastiques. C'est ainsi que les historiens mythologues nous parlent de cinq Hermès, de sept Manous, de plusieurs Enochs et de Zoroastres plus nombreux encore. Suivant les traditions, Apollon est apparu dix fois, quatre fois comme incarnation de la divinité, et six fois comme Roi divin. Cicéron ne dit-il pas que les peuples ont connu cinq Bacchus considérés comme la représentation symbolique d'un Être surhumain ?

A côté et au-dessus de ces Délégués spéciaux, inventeurs des lettres, des arts et des sciences, il y a eu des Instructeurs d'ordre supérieur et véritablement divin : tels furent l'un des sept Manous, puis Krishna, puis Bouddha Gautama, pour l'Asie... tel fut enfin Jésus, pour la Palestine tout d'abord, et pour notre Occident par la suite.

Mais reprenons le fil de notre récit.

Voici que l'un de ces Instructeurs religieux chargé de rallumer les flambeaux éteints par la matérialité des peuples, apparaît au sein de l'un d'eux, s'entoure de disciples dont le zèle s'enflamme à leur contact et dont la conviction finit par être presque aussi profonde que celle du Maître. Quelques-uns, parfois, sous sa magnétique influence, développent en eux-mêmes le pouvoir de vérifier personnellement la réalité des vérités révélées. — Tels les grands apôtres de Jésus. — Mais les années s'écoulaient, l'Instructeur

les quitte et la génération des disciples immédiats disparaît à son tour.

La doctrine à peine formulée est alors propagée par des adeptes ou des prosélytes qui, manquant le plus souvent des facultés que réclame la compréhension des choses spirituelles, modèlent leur foi chancelante sur les enseignements plus ou moins défigurés de leurs prédécesseurs. Et le temps poursuivant sa marche ininterrompue, les souvenirs s'affaiblissent, les idées perdent leur pureté première, les convictions s'affaiblissent, les traditions orales, en raison même des incertitudes croissantes, se multiplient, se diversifient et divergent de plus en plus... si bien que les héritiers des anciennes croyances éprouvent le désir, le besoin, de fixer par l'écriture tel ou tel point doctrinal qui court le danger, soit de perdre sa netteté caractéristique, soit d'être complètement dénaturé. — Et c'est ainsi que naissent les Bibles, après un nombre d'années plus ou moins considérable.

Il a été établi, par la critique moderne, que ce n'est que de l'an 60 à l'an 80, qu'apparurent les premières relations écrites, celle de Marc, d'abord, qui paraît être la plus ancienne, puis les documents généralement attribués à Mathieu et à Luc, simples compilations fragmentaires qui s'accrurent par des additions successives, ainsi qu'il arrive pour toutes les œuvres populaires, si bien que ce ne fut que vers la fin du 1^{er} siècle, que sont nés les deux Évangiles de Luc et de Mathieu, alors que celui de Jean n'apparut à Éphèse que vers l'an 110, — sans compter nombre d'autres compilations plus ou moins étranges qui pullulaient dans le milieu des fidèles... une vingtaine, suivant les critiques modernes, bien plus d'une centaine, au dire des Pères contemporains d'Origène.

Cent ans d'intervalle, entre la naissance d'un Instructeur et la publication de l'histoire de sa vie et le compte rendu de ses enseignements oraux !... Comprend-on dans quelles conditions désastreuses durent être rédigés ces récits qui, pendant plus d'un siècle, furent manipulés, allongés ou tronqués, suivant la fantaisie de ceux qui se les transmettaient sans contrôle d'aucune sorte, alors qu'il est si difficile, quand on écrit de mémoire et sous l'influence d'impressions toutes personnelles, de prévenir toutes les possibilités de malentendus ultérieurs ?

Les divers instructeurs secondaires se divisant de plus en plus, pouvait-on empêcher la formation de sectes diverses, discutant avec d'autant plus d'acrimonie que chacune d'elles se croyait en possession de la réelle vérité ? Et c'est cependant dans ces conditions que se constitue une Église, au sein de laquelle des groupes d'hommes férus de leur prétendue orthodoxie, interprètent, avec toute l'intransigeance de nouveaux convertis, des textes qui eux aussi divergent et qui, chargés d'interpolations plus ou moins justifiées, se corrigent, se raturent, quand ils ne se contredisent pas ouvertement.

Mais revenons à notre premier siècle. Voilà qu'une Église de formation récente vient de se constituer. Elle s'étend, voit de jour en jour s'accroître le nombre de ses adeptes. Elle acquiert des biens autour desquels s'agitent des intérêts égoïstes qui, aux complexités d'un dogmatisme mal défini, mêlent des considérations au sein desquelles se noient les pures aspirations de l'œuvre primitive... Tout est perdu désormais. A l'étroitesse d'esprit, s'adjoint le fanatisme sectaire; après la spiritualité défunte, vient le formalisme desséchant; à la foi disparue succède l'incrédulité qui, désormais, ne fait plus de concessions et se rit de la naïveté des temps évanouis. Et ce qu'il y a de plus bizarre, c'est, qu'en somme, nul n'est personnellement responsable d'un tel effondrement qu'engendre le cours naturel des choses et que rendent définitif la fragilité et la matérialité humaines.

Jusqu'ici, nous avons parlé d'une manière générale et, semble-t-il, quelque peu hypothétique, mais c'est bien ainsi, qu'en réalité, se sont passées les choses, au bout des cent cinquante ou deux cents ans qu'a vécu ce Christianisme dont nous avons signalé en des articles antérieurs la fatale dégénérescence. C'est dès lors, que pouvaient surgir docteurs et dogmatissants réfractaires à toute tendance spirituelle, que pouvaient se superposer conciles sur conciles faisant rage dans leur extravagance, s'enivrant de leur course à l'abîme, abîme de matérialisation inconsciente ou cynique... et c'est alors, aussi, que du milieu de la poussière d'une religion déjà morte depuis des années, s'éleva lentement, mais sûrement et sans obstacles, le trône pontifical, sur les marches duquel, sournoisement, tout d'abord, puis audacieusement ensuite, se hissèrent les dignitaires hiérarchiques, jusqu'au jour où ils se virent subrepticement dominés, de très haut, par le chef temporel, plus encore que spirituel qui, soudain, se qualifia lui-même de roi des rois, d'empereur des empereurs, de successeur de saint Pierre... de Pape, enfin, autrement dit de « Saint vicaire de Jésus-Christ » représentant de Dieu sur cette terre qu'il avait conquise de haute lutte et qu'il se permit, dès lors, d'exploiter ouvertement.

C'en était fait désormais, car la pierre sépulcrale venait de s'abattre sur la tombe de la primitive Église !.. Oui la tombe, car il n'y avait plus aucun rapport entre cette saturnale ecclésiastique — toujours audacieusement qualifiée de « chrétienne », — et la doctrine du Rabbi de la Galilée, du Guérisseur des corps et des âmes qui, en sa qualité de thérapeute céleste, avait seul le droit de dire au pécheur repentant : « Ta foi t'a sauvé, les péchés te sont pardonnés. »

— Mais que faire alors ? vont s'écrier les âmes pieuses et sincères. Puisque notre Christianisme est mort et avec lui toutes nos espérances, quelle consolation donner à notre terre abandonnée, à cette « grande orpheline » comme on l'appelle quelquefois ?

Est-il donc vrai qu'il est désormais inutile de chercher à progresser en ce monde qui nous était apparu comme une école de sanctification, de spiritualisation, d'évolution en un mot, puisque l'âme du pécheur, s'il faut en croire la dogmatique orthodoxe, se trouvant lavée par le sang du Rédempteur, n'a plus qu'à s'en aller là-haut, chanter des cantiques, devant le trône de Celui qui, à si bon compte — non, car il a été *payé* par le sang de son propre Fils — ouvre indûment les portes de son Paradis aux « graciés » par faveur arbitraire et aux « prédestinés » *avant la lettre* ? Serait-ce donc vrai, tout cela ?

— Non cela n'est pas vrai !

Ne vous désolerez pas, âmes tendres, cœurs à la conscience droite. Ce qui est mort, c'est le pseudo-christianisme ; mais il en est un autre qui survit et qui survivra sous une forme plus pure et sous les auspices d'un Spiritualisme, héritier direct de celui que révélèrent, autrefois, à la terre nos Guides invisibles qui jamais ne nous abandonnent.

Interrogeons les grands docteurs, les vrais croyants, les Initiés des temps apostoliques, les Clément d'Alexandrie, les Origène, les Irénée, les Grégoire de Nysse, les Apollinaire et autres héritiers de la pure doctrine primitive.

Que nous disent-ils ? Ils nous déclarent que l'homme est capable d'atteindre la perfection, la *déification*, comme ils l'appellent et nous affirment que cette déification servait de base fondamentale aux enseignements des anciens Mystères.

« Le Christ sauveur, dit Clément d'Alexandrie, opère finalement le salut de tous les hommes et non pas seulement celui de quelques privilégiés. Le souverain Maître a tout disposé pour ce but définitif. »

« Il est nécessaire, dit de son côté Grégoire de Nysse, que l'âme immortelle soit purifiée de ses souillures et guérie de ses maladies, et ce sont les épreuves terrestres qui ont pour objet cette guérison qui s'achève *après la mort*, lorsqu'elle n'a pu être achevée dès cette vie. Le feu de la purification ne dure que pendant le temps nécessaire, car le seul but de Dieu est de rendre tous les hommes participants des biens qui constituent son essence. »

« Le Gnostique, autrement dit le Sage, dit d'une manière plus explicite encore le savant et pieux Origène, le plus célèbre des élèves de Clément, le Sage n'a plus besoin du Christ crucifié, en ce sens que l'évangile spirituel qu'il possède éclaire toutes les choses concernant le Fils de Dieu, double mystère manifesté par ses paroles et par les choses dont ses actions sont le symbole. » Non point, tant s'en faut, qu'Origène mit en doute la véracité de l'évangile historique, mais ce qu'il voulait dire, c'est que des événements qui ne se sont passés qu'une fois, et comme accidentellement, ne sont que d'importance relative. Il regardait la vie, la mort et la résurrection de l'Ins-

tructeur Jésus, comme la manifestation *isolée* d'une loi universelle décrétée, non pour notre monde d'ombres passagères, mais pour l'ensemble de toutes les humanités.

Nous pourrions ajouter d'autres citations analogues, car elles abondent dans les écrits des Pères les mieux informés, mais celles-là servent d'écho suffisamment suggestif aux paroles du Christ. Lui, aussi, voulait que ses disciples comprissent bien que la perdition finale est chose impossible et ses disciples l'avaient compris, étant donnés les nombreux passages où les apôtres se conforment aux enseignements de leur maître : (I, Timothée, II, 4), (I, Timothée, IV, 10), (II, Pierre, III, 9) et combien d'autres encore.

Oui, le salut final, telle est la volonté de Dieu et c'est pourquoi l'on peut dire que le Christ, le Christ mystique est vraiment le sauveur du monde, car tout homme, dit saint Paul, est sauvé par *le Christ qui est en lui*, ce Christ, divine étincelle devenue nôtre, et sans laquelle il nous serait impossible de nous élever à la mesure de la stature et de la plénitude de ce Dieu intérieur qui est nous-mêmes.

Voilà ce que nous ont révélé les grands Initiés. Or, qu'est-il devenu cet enseignement de si haute et divine envergure ? Pourquoi donc le Christianisme de nos Églises modernes n'a-t-il su ni pu nous le transmettre dans son intégrité ? C'est, nous l'avons dit, parce que le Christianisme primitif, si pur à son origine, si véritablement la religion d'amour et de sacrifice, a été en bien des points indignement travesti par de prétendus chrétiens, faussement affublés de ce qualificatif.

Pourquoi, d'autre part, s'enfermant dans un égoïste et prétentieux exclusivisme, au lieu de se rattacher fraternellement à tous les croyants du monde entier qui, eux aussi, se réclament de la paternité du Dieu unique, pourquoi les chrétiens d'Occident affichent-ils un tel dédain pour les religions orientales ? Les ont-ils étudiées, ces croyances dont l'antiquité est bien autrement lointaine et profonde que celle de leur religion moderne ? Savent-ils ce que sont l'Indouïsme, le Bouddhisme, le Zoroastrisme ? Ignorent-ils donc que le Christianisme, simple modification de l'ancien Judaïsme, n'est que l'une des facettes du diamant... cosmopolite, pourrait-on dire, qui s'appelle la Vérité, l'une des branches provenant, comme toutes les autres, du tronc primordial, la Religion mère, la Religion universelle ?

C'est par étroitesse d'esprit, c'est surtout par ignorance, que certains chrétiens sont profondément froissés de ce que tels penseurs de notre temps mettent en parallèle la grande figure du Christ, avec ces autres figures non moins grandes ayant pour noms Krishna et Bouddha. Eux aussi furent des délégués du Dieu universel et conséquemment les Frères du Christ qui fut leur successeur et qui sait ?... peut-être même, l'un d'entre eux revenu sur la terre, pour continuer ou compléter, parmi ses frères selon la

chair, l'œuvre sublime de ces grands Êtres qui, périodiquement, redescendent ici-bas, pour nous diriger, nous fortifier et nous redire que notre Père céleste nous aime et n'oublie aucun de ses enfants.

Notre Christ qui si souvent se qualifiait du nom de « fils de l'homme » a grandi comme nous. Comme nous, il a connu la faiblesse, la lutte, la souffrance, et c'est par un pèlerinage — de quelle longueur ? — à travers les âges, qu'il est devenu l'Être glorifié que nous invoquons.

N'oublions pas que les interventions divines se rattachent les unes aux autres. Dans l'infinie durée, elles se succèdent et s'enchaînent, en se proportionnant aux besoins toujours changeants de l'humanité qui toujours progresse, mais qui si souvent défaille ou s'égare. La Loi d'évolution, véritable clef de voûte du PLAN DE DIEU, ne s'arrête jamais dans son processus solennel et s'étend à travers les cycles innombrables de l'Éternelle Vie. La semence divine que jettent aux sillons les Instructeurs successivement délégués, germe, fleurit et fructifie, puis, son œuvre accomplie, cède la place à d'autres dispensations que nous accordent nos Guides, seuls juges de leur opportunité.

Or, nous sommes à l'une de ces époques où des besoins nouveaux réclament une intervention spéciale. Nous avons montré, dans les pages qui précèdent, que ce Christianisme, dont l'Église romaine se targue effrontément d'avoir conservé le dépôt, est désormais stérile et que son rôle est périmé. Bien inutiles seraient les efforts que pourrait faire encore cette Église, pour essayer de le galvaniser, en agitant les oripeaux qui, si longtemps, ont fait croire à sa vitalité... illusion, hélas ! faut-il le dire ? qui n'a eu d'autre complice que l'imbécillité humaine. Mais plus d'illusion possible désormais, car les brillants oripeaux d'autrefois ne sont plus que des loques qu'ont déchirées les vents qui nous viennent des hauteurs.

N'a-t-il pas assez duré, du reste, cet odieux simulacre de religion qui, parmi les peuples exploités, depuis combien de siècles, a fait répandre tant de larmes et couler tant de sang ? N'a-t-il pas à son passif le bagage compromettant de ses innombrables méfaits... parmi lesquels il en est un, criminel au premier chef, celui d'avoir déchaîné, sur notre société moderne, le fleuve de scepticisme qui, à pleins bords, se déverse sur nos générations matérialistes, indifférentes le plus souvent, à moins qu'elles ne soient incurablement et systématiquement athées ?

Était-il possible, à la vérité, qu'il en fût autrement ? Quel est l'homme intelligent, voire même d'intelligence vulgaire qui, devant les conciles, les dogmes anciens et modernes, les immaculées conceptions, les infailibilités, les *syllabus* et autres fantoches de la pièce tragi-comique que jouent audacieusement les papes sur leur grand théâtre du Vatican, quel est l'homme intelligent, disons-nous, qui, devant un semblable spectacle, ne s'en détournerait avec mépris, préférant une incrédulité quelconque, dissimulée ou

déclarée, à l'incompréhensible naïveté de tels croyants formalistes qui ne se donnent même pas la peine de regarder en face la foi niaise qu'ils n'ont pas honte d'afficher.

Qu'importent les obstinations aveugles, qu'importent les efforts désespérés d'une armée en déroute? De la petite cloche de l'église de hameau, non moins que du gros bourdon des hautes cathédrales, s'épandent au loin, sur la terre de France, les vibrations du glas funèbre et cette fois définitif!

Regardons autour de nous, ne voyons-nous pas se lézarder de toutes parts le colosse romain? N'est-ce pas pierre à pierre que s'écroule l'Église officielle... en dépit des atténuations officieuses et complaisantes, par lesquelles l'on s'est efforcé d'adoucir la loi de séparation? Qu'importe que ces fameuses associations dont on parle sans paix ni trêve, s'appellent culturelles ou canoniques, diocésaines ou paroissiales, municipales, fabriciennes ou indépendantes... jeu de mots, verbiage puéril!

C'est le schisme qui s'annonce, le schisme qu'a si follement préparé l'obstination inintelligente du pape — dont la montre, on l'a dit, retarde de plusieurs siècles — c'est l'Ultramontanisme usé que l'on abandonne pour en revenir au Gallicanisme d'autrefois qui, sous le nom d'Église nationale, va se moderniser, sans doute, c'est-à-dire se démocratiser, en vertu des lois de l'adaptation aux milieux, et si bien que Bossuet lui-même ne le reconnaît plus.

Quelle sera la durée de cette rénovation? Je l'ignore. Toujours est-il qu'une ère nouvelle va s'ouvrir, si l'on en juge par le mouvement qui s'opère dans le clergé libéral. C'est par centaines que des prêtres relèvent la tête et parlent de s'émanciper de la brutale autocratie que font peser sur eux les hauts dignitaires de la hiérarchie épiscopale... Voici par quelles objurgations vibrantes, par le lancement de quelle bombe incendiaire, sont ouvertes les hostilités :

« L'ennemi, c'est Rome, disent-ils ouvertement. L'ennemi, c'est la papauté italienne usurpatrice éhontée, depuis le ix^e siècle, de la royauté spirituelle qui n'appartient qu'à Jésus-Christ. L'ennemi, c'est le pape « schismatique » parce qu'il a introduit dans l'Église un principe perpétuel de schisme, en transformant l'épiscopat particulier de l'Église de Rome en épiscopat universel de l'Église chrétienne.

« Quels que soient le nom respectable ou méprisable, les vertus ou les vices de cet homme néfaste qui incarne cette institution anti-chrétienne, il est indéniable que son despotisme dogmatique, ses superstitions, son orgueil et son ambition ont inspiré une telle horreur aux âmes les plus religieuses, qu'elles ont préféré déchirer la tunique sans couture du Christ, que de voir l'usurpateur romain s'en affubler et conduire ainsi les individus et les peuples à leur ruine spirituelle et sociale.

« Devant l'histoire et devant la conscience religieuse, l'auteur responsable du grand schisme d'Orient, du grand schisme d'Occident, du grand schisme de la Réforme protestante, c'est l'évêque romain. Le même évêque et sa curie, sous l'influence du même esprit, préparent, en ce moment, une nouvelle déchirure qui va s'élargir de plus en plus dans l'Église de France. Deux catholicismes y sont déjà aux prises : l'Ultramontain idolâtre, réactionnaire et fratricide, et le Catholicisme national, républicain, évangélique et philanthrope. Pour combattre le premier, c'est sous deux drapeaux que se groupent les soldats du second, les soldats de deux armées protestataires qui s'associent pour cette lutte du spiritualisme contre le matérialisme de l'Église romaine.

« Le premier de ces drapeaux est celui de la Réforme évangélique si improprement désignée sous le nom de Protestantisme. Autour d'elle, la Réforme protestante française rassemble encore une élite intellectuelle de croyants qu'apprécient ceux qui les connaissent. Dans cette petite armée, une centaine de prêtres français sont venus s'engager librement. Jadis, chefs de paroisse, ils n'ont pas hésité à se remettre dans le rang, pour pouvoir rester fidèles à leurs convictions chrétiennes. Hier, encore, capitaines dans les régiments de Rome, ils ont préféré devenir simples soldats dans le camp de l'Évangile. Nous sommes, il est vrai, les ouvriers de la dernière heure, mais quelle que soit l'heure où se sont engagés ces légionnaires, ils ont su et sauront encore défendre leur patrie d'adoption, avec autant de courage et de dévouement que les soldats de l'armée régulière.

« L'autre drapeau, quel est-il ? Après l'éclipse de la liberté des cultes, devant un siècle de concordat, de nouveau il réapparaît à l'horizon de la France en partie libérée par la loi nouvelle. C'est le drapeau des évêques des Gaules, des grands fondateurs des ordres religieux du Catholicisme gallican restés debout en face des envahisseurs romains, depuis saint Louis jusqu'à la grande Révolution. — La tradition catholique française, la voilà !

« Or, aujourd'hui, il est possible de reprendre la lutte en faveur de cette liberté catholique. Le concordat napoléonien, qui a imposé un silence de mort en face de l'Infaillibilité papale dont il a été le complice, n'est plus qu'un accident dans l'histoire religieuse de notre pays. Par-dessus le tombeau de Napoléon, par-dessus son œuvre d'oppression et d'hypocrisie religieuse, il est facile d'évoquer et de retrouver vivants les grands souvenirs de la religion nationale et de récupérer la force mystique qui s'en dégage. Sur le nouveau champ de bataille, si providentiellement élargi, un petit groupe de combattants se serrent déjà autour du drapeau traditionnel. A mesure qu'il avancera, ce faible troupeau deviendra légion. C'est ce que Rome sait et sait si bien que bientôt elle ne pourra plus déguiser son épouvante.

« Ces deux catégories de combattants, les protestants libéraux et les catholiques libérés, vont donc se former parmi nous. Les uns demeureront attachés au drapeau de la Réforme sous lequel ils se sont librement enrôlés, les autres, forts de la santé recouvrée et de l'air vivifiant qu'ils respirent, reprendront, dans le catholicisme libéré, le poste de combat qui va pouvoir leur être rendu ».

FÉLIX MEILLON.

Dans le journal que dirige l'auteur de l'éloquent et courageux manifeste qu'on vient de lire, *France et Evangile*, ont paru de nombreuses communications que lui ont adressées des groupes de prêtres libérés, et c'est parmi ces communications que nous en choisirons quelques-unes des plus significatives et des plus suggestives, pour les reproduire dans notre prochain et dernier article.

(A suivre.)

ED. GRIMARD.

PAGES RETROUVÉES

L'ABBÉ BORNAVE

(Suite et fin.)

XLII

Bien tristement l'abbé Bornave regagna lentement l'évêché en donnant un libre cours aux pensées qui assaillaient à la fois son esprit et son cœur, livrant un assaut douloureux à sa raison et à sa passion.

Il avait laissé Violetta en proie à un peu de fièvre et les doux reproches qu'elle avait adressés à son ami les avaient tous les deux émus et troublés.

Gaston blâmait en ce moment sa propre conduite car il eût agi plus loyalement en préparant la jeune fille à la réalité future de son départ et de la séparation fatale qui devait en être le résultat. Au lieu de cela, il avait laissé fuir les jours et les semaines sans vouloir les assombrir et ne songeant pas que le coup serait d'autant plus cruel pour la pauvre enfant qu'il aurait été plus inattendu.

La feuille officielle qui lui avait appris le départ de Mgr Delannoy rappelé dans la Métropole pour être placé à la tête du diocèse d'Aire, dans les Landes, s'échappa de ses mains avant que ses yeux eussent pris connaissance de la mutation qui affectait le secrétaire de l'évêque de la Réunion.

Elle avait compris seulement qu'il accompagnerait le prélat et qu'elle demeurerait seule abandonnée.

Silencieuse et abattue par la douleur, elle laissa ses pensées poursuivre les chimères qui accouraient en foule, pensées vagues, imprécises que seule l'imagination dirigée par un petit cœur blessé peut enfanter quand il est meurtri. Elle se plut à rêver que Gaston allait en France d'où elle recevrait de lui des lettres qui la consoleraient dans sa solitude... car il n'oublierait jamais celle dont toutes les pensées iraient vers lui. Elle le voyait s'élever par ses talents et sa beauté dans la hiérarchie ecclésiastique, il devenait coadjuteur d'évêque et d'archevêque... sa réputation d'orateur éloquent et brillant grandissait et le faisait bientôt arriver évêque à son tour.

Alors, joignant les mains, Violetta adressa au Ciel une prière fervente, une de ces prières qui montent vers Dieu comme la fumée odorante de l'encens devant l'autel. Qui sait ? songeait-elle : comme prince de l'Église il reviendra peut-être un jour vers mon île chérie bénie par la présence de Mgr Bornave... Alors, mon Dieu, changeant en profond respect l'affection si tendre et coupable à vos yeux que j'éprouve pour lui, vous m'accorderiez le bonheur de devenir sa servante humble, dévouée et respectueuse. Réconfortée un peu, Violetta ramassa le journal qui gisait à ses pieds et lorsque son regard eut retrouvé la ligne abandonnée et qu'elle apprit que Gaston Bornave rejoindrait à Suez un groupe de missionnaires destinés à l'Afrique Centrale, elle sentit de nouveau la feuille s'échapper de ses doigts et la pauvre enfant s'évanouit. Revenue à elle sous les soins et les caresses de sa fidèle Zette, Violetta pleura longuement et, le soir venu, elle reprocha très justement à Gaston de ne jamais lui avoir parlé de son envoi probable au loin comme missionnaire.

« Pauvre amie, chère Violetta, lui répondit-il, vous savez que je n'aurais
« jamais menti devant vous ; ma seule faute a été de n'oser vous dire que
« Monseigneur m'avait annoncé mon départ en même temps que le sien...
« Mais trois mois nous appartenait encore, Violetta, et trois mois je les
« croyais si lointains ! alors que j'aurais dû savoir combien rapides ils s'en-
« voleraient près de vous. Amie si douce, vos beaux et bons yeux me
« disent que vous avez versé des larmes... Vous êtes femme, vous. Mais
« croyez-vous que cette nuit je n'aie pas pleuré comme un enfant ? Je me
« suis promené des heures durant dans ma chambre, j'ai élevé mes pensées
« vers Dieu, je me suis prosterné devant lui, je l'ai prié, supplié de m'en-
« voyer la sagesse... et ce soir près de vous, près de toi, ma Violetta, je sens
« que des idées folles s'emparent de nouveau de mon esprit. Aurai-je la
« force de les repousser ? Pourquoi ne suis-je pas un être libre ? Pourquoi
« ce lien qui m'attache à l'Église, si invisible à mes yeux, si ténu devant
« ma conviction logique, est-il si solide en présence de nos préjugés ? Je

« n'ai rompu aucun de mes vœux et le respect que j'ai pour vous et qui me
« donne le droit de vous adorer doublement, Violetta, augmente encore la
« douleur de vous quitter. Si mon vœu a enchaîné ma chair, il n'a pas engagé
« mon cœur, ma fleur chérie, il est bien à moi, et en vous quittant, je le dépo-
« serai à vos pieds, jamais plus il ne battra. J'aurais peut-être à vos yeux,
« Violetta, plus de valeur si j'avais le courage de jeter loin de moi cette robe
« de paria sur laquelle est écrit « Tu n'aimeras jamais ! ». Mais nous le regret-
« terions bien vite lorsque, brisant mes vœux, je me serais délicieusement
« enivré de tout votre parfum, de toute votre saveur, de toute la beauté de
« votre virginité. A mesure que mes pensées s'exhalent avec mes paroles,
« comme la fumée d'un feu ardent je sens renaître en moi plus de calme. »

— « Oh ! cher Gaston, combien s'augmente pour vous ma tendresse et
mon admiration, en entendant ce que me disent vos lèvres. Jamais, vous le
savez, je n'aurais consenti à approuver une révolte que je sens sacrilège.
Vous me l'avez dit, un mystère plane sur votre vie. Ce que vous croyez une
erreur est peut-être un ordre d'en haut qu'il vous fallait exécuter. Votre
ami Vallas condamné au sacerdoce n'eût peut-être pas reçu du ciel la force
et le courage qui vous animent. « Ne m'avez-vous pas dit, cher Gaston,
« que la vie présente est souvent plus qu'une épreuve nouvelle, mais le
« châtiment d'un passé inconnu ici-bas. Si le sacerdoce vous a été imposé,
« subissez-le et remplissez-le avec dignité et résignation. Mais, puis-je
« empêcher mon cœur de se serrer douloureusement en songeant aux souf-
« frances qui vous attendent sous le torride climat africain, aux privations
« qui vous feront cortège, aux fièvres qui vous y accompagneront ! »

« Ah ! si le ciel, écoutant mes prières, vous avait ramené dans votre patrie,
en votre cher pays Basque, près de votre frère, de votre sœur et de tous les
vôtres, j'eusse pu aller un jour là-bas, amie discrète et fidèle, m'asseoir près
de votre foyer. Mais à moi aussi Gaston un passé inconnu inflige une épreuve
présente bien cruelle !... l'amour défendu ? »

Et disant ces mots la pauvre Violetta se répandit en des sanglots aux-
quels le jeune prêtre ne put, malgré son courage, que mêler ses larmes.

Laissons-les pleurer et couvrir leur amour si pur du voile du sacrifice
sans chercher à comprendre le mystère qui imposait à ce prêtre jeune, beau
et fort, le respect de son vœu que nous trouvons inhumain et sacrilège,
et à cette belle enfant, frêle et si tendre, la force de demeurer vertueuse et
chaste.

Le temps s'envolait et chaque jour les deux amis se réunissaient le soir
venu. En baisant le front pur de Violetta, Gaston le sentait brûlant et fié-
vreux et leur séparation quotidienne devenait de plus en plus triste.

Tout a un terme en ce monde et un matin le coup de canon qui annonçait
aux créoles de Saint-Denis l'arrivée de la « Malle » résonna si cruellement

dans le cœur de Violetta qu'elle s'évanouit et tomba brisée dans son jardin ou Zette la releva pour la porter sur son lit.

Dans l'après-midi, Gaston vint la voir et fut frappé de la pâleur de Violetta. Les douces paroles qu'il lui adressa la réconfortèrent un peu ; il lui annonça que le paquebot partait le lendemain pour l'île Maurice et repasserait dans deux jours prendre les passagers pour Suez et la France.

Au nom de Suez, Violetta fut prise d'une syncope qui effraya l'abbé Bornave à qui elle avait caché ses évanouissements et fait défendre à sa cafrine d'en parler à son ami.

Que dire des deux derniers soirs que le ciel accorda à ces cœurs si purs et si courageux ? Ils s'enfuirent comme fuient les plus beaux et les plus tristes jours, sans regret, sans pitié pour ceux qu'ils entraînent avec eux comme le vent emporte les nuages.

Ils passèrent ainsi que passent tous nos jours
Dans le bonheur ou la misère ;
Et les plus beaux s'envolent, nous laissant toujours
Une tristesse plus amère.

XLIII

Saint-Denis. Réunion, 20 novembre 187...

Mon vénérable ami, cher R. P. Marchal,

Qui m'eût dit lorsqu'il y a moins de deux ans, vous me pressiez dans vos bras, et me donniez pour précieux viatique des conseils si désintéressés et si sages, que je verrais, en si peu de temps, se succéder des événements aussi nombreux qu'inattendus et tragiques. Hélas, depuis qu'il vous a quitté, cher Père, votre jeune ami a vécu dix années. J'ai éprouvé l'inclémence des flots, j'ai fait naufrage, j'ai été malgré moi conduit vers une île lointaine où je n'ai retrouvé mon ami d'enfance que pour être témoin d'un duel dans lequel il tua son adversaire, et pour voir ce cher Maurice victime de l'amour, briser sa carrière et fuir nuitamment sa patrie avec celle qu'il aimait et à laquelle je venais de l'unir par le lien sacré du mariage.

Tout cela n'est rien, mon ami, car si vous pouviez tenir mon pauvre cœur en vos mains et y lire comme moi-même, vous y découvririez la douleur et les regrets. Vous l'aviez prédit, votre expérience vous avait fait pressentir pour votre enfant des épreuves auxquelles il n'a su résister qu'en les payant cruellement de ses pleurs. La passion terrestre, l'amour d'une femme me fait souffrir. Un ange a été mis sur mon chemin, je l'ai adoré et demain je le quitterai pour toujours afin d'obéir à ma destinée impitoyable.

Ah ! cher père, combien vos paroles toujours présentes à ma mémoire m'ont aidé à lutter contre les conseils des mauvais esprits. Vous m'écriviez un jour que vous aviez connu la souffrance d'aimer en me disant que je la connaissais inéluctablement puisque je suis homme et vous m'exhortiez alors à lutter contre la tentation, à rester pur, à demeurer fidèle à ce vœu que pourtant vous aviez jugé si arbitraire et si injuste. Je suis toujours digne de votre affection, cher et vénérable ami, mais l'épreuve pourrait-elle durer ? En nous séparant, le ciel a-t-il compris que sans son aide j'eusse été peut-être la victime de ma faiblesse. Il me semble inexorable et pourtant je le bénis.

« La souffrance sera, je le sens, tout à la fois mon châtiment et ma récompense ; mais, plein d'égoïsme, j'aurais voulu emporter pour moi seul toute la douleur dont un être charmant va garder la part la plus cruelle... »

Le jeune prêtre en était là de sa lettre lorsque son domestique indien vint lui dire qu'un petit noir désirait lui parler.

En proie à une appréhension cruelle l'abbé Bornave se leva et courut au-devant de cet enfant qui lui dit à voix basse : « Venez vite, monsieur le curé, maman Zézette demande à vous. »

Hélas, Gaston n'avait plus que deux heures devant lui pour s'embarquer avec Mgr Delannoy qui pouvait le faire appeler à chaque instant.

La veille au soir, il avait étreint Violette dans ses bras et l'avait embrassée comme un frère embrasse sa sœur en fuyant rapidement pour ne pas entendre les sanglots de la pauvre fille et pour lui cacher les siens. Pourquoi la servante de Violette le faisait-il appeler ?

Prenant une détermination, il appela son indien et lui dit :

« Si Monseigneur me fait appeler dites-lui que je suis parti en voiture et « serai de retour dans une demi-heure ». Et sautant dans une victoria, il se fit conduire en hâte au Butor. Pour la première fois son amie ne l'attendait pas sur le seuil de sa porte. Son jardin odorant était désert. Il entra dans ce qu'il appelait le « doux nid de sa colombe », le petit salon était muet, le piano fermé, la guitare qu'il n'entendrait plus était à terre. La chambre de Violette, qu'il n'avait jamais franchie, était ouverte ; il y pénétra pour la première fois.

Son amie pâle était couchée, sa tête échevelée reposant sur l'oreiller ; près d'elle était le vieux D^r Legras qui avait donné ses soins au jeune prêtre le jour où Taillé l'avait blessé — et Zézette en pleurs était affaissée sur le tapis. — « Qu'y a-t-il, docteur ? » demanda avec anxiété l'abbé Bornave ? — « Rien de grave, je pense, une syncope, et un peu de fièvre... trop de « fièvre, mais « j'espère » la tirer de là... Restez près d'elle quelques instants, j'ai deux visites assez pressantes à faire, je reviendrai... »

Gaston accompagna le D^r Legras jusqu'au jardin et lui dit avec fermeté :

« Cher docteur, je m'embarque, vous le savez... il me faut dire la vérité ? »
— « Mon cher abbé, l'état de la chère enfant est grave, elle est depuis
« minuit sous l'empire d'une poignante douleur qu'hélas vous comprenez.
« Son cœur est affaibli et si la fièvre augmente, quelques complications
« pourraient se produire, mais elle est si jeune ! » Au revoir, à tout à l'heure ! »

Et Gaston rentra dans la chambre de la chère malade. « Pauvre Vio-
lette ! s'écria-t-il avec un sanglot ! et dire qu'il faut que je la quitte ! » En
entendant cette voix, Violette ouvrit les yeux, reconnut son ami, et sourit...
une rougeur subite monta à ses joues pâles...

« C'est vous Gaston ! » — « Oui tendre amie, vous êtes souffrante ! Non,
« dit-elle, je me suis évanouie, j'ai un peu de fièvre, voyez, et elle tendit sa
« main au jeune prêtre qui la couvrit de baisers en pleurant. — Oh ! Gaston,
« ne pleurez plus, je suis heureuse puisque je vous revois encore une fois...
« C'est Dieu qui me donne cette douce consolation avant de nous séparer...
« pour combien de temps ?... peut-être pour toujours !! Nous reverrons-
« nous jamais sur cette terre ?... Vous allez courir tant de dangers... Qui
« sait si j'aurai de vos nouvelles !... Quand la fille de Zette sera de retour,
« vous savez Gaston... Fifi... Les anges lui ont donné le don de voir dans
« l'espace, elle vous retrouvera, elle vous verra... N'est-ce pas vrai, ma
« bonne Zette ?... — Oui, maîtresse, répondit en pleurant la fidèle cafrine. »

Gaston s'était assis près de Violette et avait passé son bras gauche sous
la tête de « sa colombe » et sa main droite tenait une main de la malade.
Ils demeurèrent muets, laissant couler leurs larmes. — « Gaston, vous ne
« pourrez peut-être pas m'écrire de vos pays de sauvages, mais vous n'ou-
« blierez jamais votre amie... Elle priera pour vous matin et soir en deman-
« dant au Ciel de vous protéger et de m'accorder la résignation.

— « Et moi aussi, ma chère Violette, votre petit portrait que j'emporte
« dans mon livre de prières sera l'image de mon ange gardien ; jusqu'à mon
« dernier jour mes yeux le regarderont et mes lèvres prieront pour vous.
« Hélas ! ma douce colombe, notre amour n'était pas de ce monde. Peut-
« être au Ciel serons-nous réunis, et sous l'œil de Dieu, pourrons-nous vivre
« dans un bonheur éternel ?

— « Gaston, vous m'avez parlé de résurrection, de réincarnation, de vies
« successives. Y croyez-vous fermement ? — « Oui, Violette, avec une con-
« viction profonde qui s'appuie sur la justice divine... serait-il possible de
« mériter après quelques années d'une vie éphémère, une récompense ou un
« châtiment éternels ?

— « Alors, il est possible que nous revenions ensemble sur cette terre ?

— « Oui, Violette, mais espérons nous revoir d'abord dans l'au-delà...
« Si nous restons fidèles à cette idée, nos prières assureront cette réunion.

— « Quelle consolation, mon cher Gaston, vous m'avez apportée... Avec

« quel courage je supporterai les épreuves de cette vie... » — « Et moi, les
« miennes, Violette aimée. »

— « Et Vallas, et Éveline, nous les retrouverons aussi ? »

« Oui, chère enfant, mais ceux-là vous les reverrez ici. Une lettre de
« Maurice, arrivée hier, me dit qu'il est si souffrant des fièvres qu'il va reve-
« nir avec sa femme et, après avoir passé ensemble un mois à Salazie ils
« partiront pour France. Pauvre Violette, vous savez que je ne m'appartiens
« plus, les minutes me sont comptées, Monseigneur m'attend, il faut nous
« séparer, ange adoré qui m'avez donné sur cette terre l'année la plus heu-
« reuse de ma vie... Adieu, je ne vous oublierai jamais ; et ne pouvant rete-
« nir ses sanglots, le jeune prêtre saisit dans ses bras son amie et couvrit
« de baisers et de larmes ce visage charmant qu'il ne devait jamais revoir.
« En lui rendant ses caresses, Violette prit la main de Gaston et la mit sur
« son sein.

— « Gaston, lui dit-elle, le cœur de votre Violette n'a battu que pour
« vous... jamais plus il ne battra pour un autre... et, je le sens, il ne battra
« pas longtemps !! Puis, tirant de sous son oreiller un petit bouquet de
« violettes, que Gaston lui avait apporté la veille, elle le porta à ses lèvres
« et le lui donna en lui disant : « Gardez cela en mémoire de votre petite
« Violette qui va se faner... et mourir. »

L'abbé Bornave, dans un dernier baiser, cueillit un soupir de Violette
et s'enfuit, laissant évanouie et mourante celle qui lui donnait aussi son
pauvre petit cœur.

Il remonta en voiture comme le Dr Legras rentrait. — Docteur, une prière,
je vous en conjure, écrivez-moi à Aden où je serai dans un mois. Adieu !

— Je vous le promets... Partez tranquille, l'indisposition de M^{lle} D... ne
sera rien... N'a-t-elle pas vingt ans !... Bon voyage !

Quelques heures après cette scène terrestre, Mgr Delannoy, installé à
bord du paquebot *Pei-Ho* dans une cabine de luxe, était assis ayant devant
lui un jeune prêtre en pleurs à ses genoux. « Monseigneur, disait celui-ci,
« je me jette à vos pieds pour implorer votre bénédiction. Ce n'est point
« une confession que je fais ici au prélat bienveillant qui depuis quinze
« mois m'a traité avec une bonté que je n'oublierai jamais... réconfortez-
« moi, monseigneur, car ce n'est point un pécheur qui s'agenouille ici, c'est
« un homme dont le cœur est brisé. — Je sais tout, mon pauvre enfant, lui
« dit le bon prélat, relevez-vous... Que le ciel vous donne du courage. Pour
« être prêtres, nos cœurs sont-ils moins sensibles ! Hélas ! les regrets s'en-
« volent, la résignation nous réconforte, les épreuves nous endureissent...
« Allez en paix, mon cher Gaston... Le missionnaire effacera les faiblesses de
« l'abbé Bornave... » *Le rideau vient de tomber sur votre jeunesse.*

ÉPILOGUE

Si j'arrêtais là cette histoire de l'abbé Bornave, histoire dont tous les personnages ont vécu, dont beaucoup, hélas, et les principaux ont vu se terminer leurs jours trop tôt, dont quelques autres — sont-ce les plus heureux ? — ont été les favoris des Parques, je crois de bonne foi. que certains lecteurs, des lectrices aimables et curieuses sans doute... ne seraient peut-être pas satisfaits. Un très petit nombre certainement, ceux ou celles qui ont pu trouver un léger intérêt à lire ce que j'ai écrit sur deux hommes dont la destinée semble avoir été échangée, dont la vie fut si troublée, voudront connaître ce qu'il est advenu de tous les acteurs qui ont joué un rôle quelconque dans ce roman, si l'on veut donner ce titre à *L'Abbé Bornave*.

C'est chose admissible puisque, malgré le respect dû aux colonnes sérieuses et positives de la *Revue spirite*, il y a été parlé de duel, d'amour et de mariage.

Pour satisfaire à ce désir qui n'existe peut-être que dans l'imagination de l'écrivain, il faut laisser passer bien des années, c'est-à-dire de 1875 à 1894... presque vingt ans !

Le colonel Dodds, en une campagne aussi heureuse qu'habilement conduite, a conquis à la France un territoire de plus de 300.000 kilomètres carrés sur le continent africain, vaincu et fait prisonnier dans Abomey, sa capitale, le redoutable et sanguinaire Behanzin en janvier 1894. Il rentra en France ayant reçu les étoiles de général pour ses services et transmit le commandement au gouverneur Ballot à qui il laissa une petite armée aguerrie commandée par quelques officiers à toute épreuve.

Parmi eux se trouvait une de nos anciennes connaissances, le commandant Charles Lionnet qui dirigea une colonne à travers le Borgou et le Gourma.

C'est lui qui avait arrêté, après la défaite de Behanzin une horde de Dahoméens amenant à Abomey des prisonniers parmi lesquels se trouvaient le R. P. Dorchère et huit missionnaires qui eussent été massacrés si le cruel Behanzin n'avait été fait prisonnier et emmené à la côte avant d'être embarqué pour la Martinique.

« Nous ne sommes pas les seuls, avait dit le P. Dorchère au commandant Lionnet. Six autres missionnaires à Savalou ont été séparés et emmenés, « les uns à Louba vers la rivière Zord, les autres vers Kokoro.

La colonne était en route depuis un mois, ne se souciant plus des prisonniers, lorsqu'un jour le commandant apprit qu'on avait vu trois blancs passer deux jours auparavant à Ouoris dans le haut Dahomey.

Changeant la direction de sa route le chef de la colonne atteignit le village de Oubon où l'un de ses tirailleurs, cherchant des vivres dans les cases

des naturels qui avaient fui à l'approche de nos soldats, vint lui dire que deux blancs étaient attachés dans une pailote à laquelle on avait mis le feu. Le commandant envoya aussitôt un capitaine avec sa compagnie et peu après cet officier faisait appeler son chef.

Lionnet se rendit au lieu désigné et trouva, au fond d'une case à demi consumée, deux missionnaires dont l'un était mort depuis peu et dont l'autre, un vieillard à barbe blanche, était mourant.

L'officier supérieur le fit transporter sous sa tente où il l'installa sur son petit lit de sangle. Après lui avoir fait prendre un peu de boisson chaude, le pauvre missionnaire sembla reprendre quelques forces.. Où sont nos conducteurs, demanda-t-il ? « Ils ont pris la fuite, mon révérend père. » — « Qui donc nous a délivrés ? » — « L'arrivée de la colonne sans doute. Y a-t-il longtemps que vous étiez prisonniers ? — Oui, depuis près de deux mois. Quand les soldats de France sont arrivés, Behanzin a envoyé de tous côtés l'ordre de lui amener à Abomey tous les blancs qui seraient trouvés dans ses États et c'est ainsi que nous avons tous été arrêtés, liés et conduits vers Abomey. Lorsque nos gardiens reçurent avis de l'arrivée de soldats marchant vers le nord, ils tuèrent six d'entre nous et revinrent en arrière avec mon compagnon, le frère Antoni et moi, convaincus qu'ils recevraient beaucoup d'argent s'ils pouvaient rejoindre le P. Dorchère. Le pauvre père est peut-être mort ? — « Non, mon père. Il est arrivé fort heureusement à Abomey, deux jours après la capture de Behanzin, sans quoi il ne serait plus de ce monde. A l'heure qu'il est il doit être en France.

— « Et vous, mon révérend père, depuis combien de temps êtes-vous en Afrique ?

— « Depuis 1875, cela fait dix-neuf ans. »

— « Vous veniez de France, mon père ? »

— « Non, j'arrivais de l'île de la Réunion ». Très-affaibli par cette conversation faite à voix basse, le vieillard épuisé tomba inerte sur le pliant. Un violent accès de fièvre s'empara de lui, et le soir, il expirait sous la tente même du commandant Lionnet, avant d'avoir pu dire son nom.

Le lendemain, avant de le faire ensevelir, Lionnet le fit déshabiller pour le vêtir de linge blanc. Dans sa misérable soutane en loques il trouva un livre de prières au milieu duquel une photographie de jeune fille, effacée par les années, était difficile à reconnaître. Dans la doublure du vêtement, un objet de mince volume attira l'attention de l'officier qui assistait avec deux sergents le commandant Lionnet. Ayant fait découdre cette doublure, on trouva, dans un petit sac un léger bouquet de fleurs fanées et une lettre...

— Je pense que je puis la lire, dit à haute voix le commandant, elle nous dira peut-être le nom de ce pieux missionnaire.

Et c'est avec une émotion que le lecteur partagera que l'ancien lieutenant, témoin des faits de l'île de la Réunion, lut ce qui suit :

Ile de la Réunion, Saint-Denis, 16 mai 1875.

A Monsieur l'abbé Gaston Bornave, missionnaire évangélique à Aden.

« Mon pauvre ami. Vous m'avez prié, lors de votre dernière visite à M^{lle} D..., au Butor, de vous adresser de ses nouvelles à Aden où vous les attendriez. Hélas, mon cher abbé, elles sont de nature à vous causer une peine profonde : le sixième jour après votre départ celle qui fut la jolie et charmante Violette, s'éteignit sans douleur après une série d'accès de fièvre contre lesquels mon dévouement et ma science furent inutiles.

« Je pourrai dire que le chagrin peut tuer une femme.

« Je fais des vœux pour que cette lettre ne vous parvienne point. Mais vous l'avez désirée, je vous l'envoie en vous disant combien je partage votre peine et en vous souhaitant du courage et l'oubli qui ensevelit toute douleur humaine. D^r Legras. »

— Ainsi donc, dit Lionnet, ce vieillard à qui j'eusse donné soixante-dix ans est l'abbé Bornave, le beau et séduisant ami de mon pauvre Vallas... et l'officier se rappela sa dernière visite à l'Evêché de Saint-Denis où, s'étreignant l'abbé et lui s'étaient dit : Quand et où nous reverrons-nous ? Quelle bizarrerie que la destinée !

Afin de le mettre à l'abri de la dent des hyènes et des chacals, le pauvre missionnaire fut enterré dans une case dont le sol fut ensuite damé. Toute inscription était inutile et n'aurait servi qu'à faire violer cette sépulture.

A son retour en France, le commandant Lionnet écrivit au maire de Laruns, en pays basque, afin d'apprendre aux familles Bornave et Vallas que l'abbé Bornave, missionnaire, était décédé au Dahomey en février 1894, à l'âge de 45 ans.

C'est le tour de Maurice Vallas, maintenant. Victime de fièvres contractées sur une habitation de l'île Maurice, il revint à l'île de la Réunion quinze mois après son départ, et mourut dans la famille de sa chère Eveline d'un accès bilieux en juin 1877.

Des autres acteurs, il vous importe peu, ceux pour qui nous avons le plus de sympathie étant allés là-bas où nous irons tous. Pourtant, amis lecteurs, je vous dirai que M^{me} Vallas s'est remariée, que Filine est revenue dans sa chère île où elle est morte de la poitrine en 1884 et que la vieille Zezette suivit sa fille en 1892.

Entin, si, relisant le premier chapitre, vous me demandiez ce que sont devenus tous ces chefs et ces jeunes, brillants et insoucients officiers qui

fêtaient en 1873 l'annonce de la prochaine libération du territoire après la guerre de 1870, je vous apprendrais ceci :

Notre bon colonel Gassias, âgé de quatre-vingt-six ans, plante et arrose ses fleurs et ses légumes en un coquet village des environs de Paris.

Le commandant Bourgey est mort général de division, commandant un corps d'armée et grand'croix de la Légion d'honneur.

Le capitaine adjudant-major de Bourgnny est mort au Val-de-Grâce il y a trois mois ; il était lieutenant-colonel et officier de la Légion d'honneur.

Le lieutenant Giliani, le plus brillant de tous, est l'un des plus jeunes généraux de l'armée française et après avoir été gouverneur général de l'une de nos grandes colonies, il a été nommé à l'un des plus beaux commandements de France.

Le capitaine Pajol est passé comme général de brigade au cadre de réserve d'où il descend quelquefois sur les boulevards parisiens et y brille encore par son allure juvénile de capitaine.

Le lieutenant de Beauchesne, après vingt-cinq campagnes, dont la dernière au Tonkin l'a fort éprouvé, a dû prendre sa retraite alors qu'il pouvait prétendre aux étoiles de général. Il marie sa fille aînée le mois prochain.

Le brave sous-lieutenant alsacien Genmeyer est mort colonel commandeur de la Légion d'honneur en regrettant de quitter la vie avant d'avoir combattu pour reprendre l'Alsace et la Lorraine.

Enfin, pour parler de celui qui me fut le plus cher et qui est demeuré le bon et loyal camarade d'autrefois, Charles Lionnet, il est commandant retraité. Il porte gaiement sa soixantaine et, en lisant *L'Abbé Bornave* que je vais me faire un plaisir de lui envoyer, il aura le droit de penser que si le manuscrit qu'il m'a confié et qui m'a permis, avec les notes de mes pages retrouvées, de reconstituer l'histoire qui s'achève ici, eût été publié tout simplement, mes lecteurs y eussent certainement trouvé plus d'intérêt.

LÉOPOLD DAUVIL

FIN

Le Surnaturel Expérimental

(Suite) (1)

Quand des phénomènes de la vie inférieure nous passons aux phénomènes de la vie psychique, c'est alors surtout que nous voyons l'esprit régner sur les corps et que nous pénétrons davantage dans le domaine spirituel. Si, relativement à la question de la vie sensible, le spiritualisme tradition-

(1) Voir Revue de mars, avril et mai.

nel a cru pouvoir faire des concessions, pour ce qui concerne la pensée, il s'est toujours montré d'une intransigeance irréductible. Il semble que ce soit pour lui une question de vie ou de mort, et que s'il cédait sur ce point capital ce serait la réduction de l'âme tout entière à des phénomènes cérébraux, en d'autres termes, à la matière étendue. C'est bien sur ce terrain qu'entre le matérialisme et le spiritualisme, la lutte semble devoir se circonscrire.

L'argument principal de l'École spiritualiste, sur lequel elle s'appuie de préférence pour refuser à la matière la faculté de produire la pensée, c'est la réalité du double caractère de généralisation et d'abstraction que la pensée suppose, qualités pures, inconditionnées, inétendues, débordant toute quantité concrète et étendue. Nous pouvons bien, disent les spiritualistes, avoir par exemple, l'image d'un homme en particulier, mais cette image n'aura rien de commun avec notre idée générale d'humanité, car, quoique cette idée générale s'applique parfaitement à chaque image particulière, elle les dépasse toutes infiniment. Pour eux, l'idée n'est donc pas, comme le disait Taine, une simple collection s'appliquant simplement à des groupes. Par l'abstraction, en effet, on écarte les notes qui différencient pour ne s'attacher qu'aux caractères communs. La pensée pourrait ainsi se définir : un attribut tiré, abstrait, d'un être concret et ensuite généralisé. Grâce à ces qualités, la pensée ne peut être une action de la matière élaborée au sein de quelque cellule centrale, grâce à une fonction jusqu'ici inconnue. L'opposition relevée entre l'image et la pensée réclame une opposition aussi radicale entre le sujet de l'un et le sujet de l'autre, et le spiritualisme insiste, comme sur une donnée essentielle, sur cette opposition jugée par lui irréductible de la simple sensation à l'idée, celle-là toujours affectée de déterminations particulières, celle-ci indépendante de ces mêmes déterminations. Comment, nous disent les spiritualistes, voulez-vous que la pensée qui a une portée universelle, qui n'est pas de ce monde puisqu'elle défie les lois du temps et de l'espace, puisse être saisie et emprisonnée par la matière cérébrale qui, elle-même, n'occupe qu'une partie infinitésimale de l'univers sensible ? Admettre qu'un sujet matériel quelconque puisse avoir une pareille connaissance, c'est admettre que la partie peut contenir le tout, le particulier l'universel. Or, une connaissance purement cérébrale ne saurait s'élever au-dessus des caractères particuliers inhérents à la matière, un organe matériel ne peut connaître que des corps avec leurs détails particuliers : à chaque partie d'objet doit correspondre une partie de la connaissance, et une connaissance de cette nature ne représentera jamais qu'un objet étendu et concret.

On aurait mauvaise grâce à nier les qualités de l'idée et à persister à ne voir en elle qu'une image composite. Non, il y a certainement plus que cela

dans l'idée sublime chantée par Platon : c'est vraiment quelque chose d'éthéré qui vient de la sensation sans doute mais qui la dépasse. Sur le mécanisme de l'abstraction il peut y avoir divergence d'opinions : au lieu de se placer d'emblée comme le veulent les disciples d'Aristote dans l'abstraction intellectuelle, on peut la faire précéder d'une abstraction sensible, celle-ci image vraiment composite de tout un groupe de sensations. Mais au-dessus, il y en a une autre par laquelle l'esprit affirme davantage son activité spirituelle, c'est l'abstraction véritable, celle, comme le dit Taine, non sans illogisme, de sa part, « qui consiste à décomposer les données complexes ou données simples. Faculté magnifique, source et interprète de la nature, mère des religions et des philosophies, seule distinction véritable qui selon son degré sépare l'homme de la brute et les grands hommes des petits. » Oui, c'est bien là l'abstraction vraie et féconde qui démontre à l'homme l'originalité de sa vie supérieure, centre autour duquel gravite la connaissance intellectuelle tout entière.

La science positive ne désarme pas devant cette argumentation : à ces raisonnements où la logique est victorieuse, elle oppose une doctrine où l'expérience semble triompher. Voici quelle est la substance même de cette théorie. La preuve, dit le matérialisme, que le cerveau est bien l'organe de la pensée, c'est que toute modification apportée à cet organe influence, dans une même proportion, les idées et les sentiments de l'individu ; en sorte qu'on est autorisé à conclure que la volonté comme l'intelligence sont des facultés dépendantes du cerveau, bien plus que de simples fonctions cérébrales. Depuis la formule par trop grossière de Littré déclarant que le cerveau sécrète la pensée comme le foie la bile, jusqu'aux propositions plus délicates des positivistes actuels, prétendant que la pensée est le résultat d'une synthèse, un simple épiphénomène, toutes ces affirmations ont le même but : reconnaître la capacité psychologique du système nerveux au point que lorsqu'il est atteint par une lésion profonde, c'est la mort totale de l'individu qui s'ensuit. « A mesure, dit M. Bourdeau, qu'on avance dans l'étude si nouvelle du système nerveux, on voit s'opérer en lui l'unification de faits présumés contraires. Un principe domine les recherches de la psychologie positive : chaque état psychique est invariablement lié à un état du système nerveux. Toutes les modifications de l'esprit correspondent à des modifications moléculaires de cet appareil qui, jeté comme un filet sur l'organisme, en pénètre les moindres parties, draine ses énergies latentes et les accumule dans un antre où, coordonnées, elles se résolvent en faits de conscience par un phénomène comparable à celui qui, en physique, détermine la transformation de la chaleur obscure en lumière. Chaque opération psychique, que ce soit une sensation perçue, une émotion sentie, une idée conçue, un acte voulu, entraîne une usure de la substance

« nerveuse, une décomposition chimique et par conséquent une dépense de
« force à laquelle l'organisme doit subvenir. Ce travail de l'innervation est
« comme l'activité psychique si intense et si continu qu'il suffit que le sang
« cesse un moment d'affluer au cerveau, ou lui arrive moins chargé d'oxy-
« gène, pour qu'aussitôt la puissance de l'esprit se trouble et s'arrête. Aussi
« étroitement liée à des transformations de matière et à des dégagements de
« force, la pensée peut-elle être autre chose qu'une forme de l'énergie ?

« A raison de ces rapports nécessaires l'esprit relève du corps et en suit
« la fortune. L'esprit diffère suivant le volume, le poids et la conformation
« du cerveau, suivant la constitution de l'organisme, sa taille, son tempé-
« rament et sa prédominance de tel ou tel système organique, suivant l'âge
« qui lui fait parcourir les mêmes phases d'évolution que le corps, tour à
« tour comme lui infantile, puéril, juvénile, viril et sénile ; suivant le sexe,
« avant, pendant et après l'exercice de la fonction génératrice ou par l'effet
« de la mutilation qui la supprimerait, suivant l'état de santé ou de mala-
« die, suivant l'influence des climats, des saisons et des intempéries, sui-
« vant que l'alimentation est animale ou végétale, grossière ou raffinée,
« insuffisante ou en excès ; suivant enfin les habitudes acquises ou l'état
« passager du corps (fatigue, veille, sommeil). Mais d'autre part, l'activité
« psychique n'est pas moins indispensable au fonctionnement de la vie dans
« les organismes complexes, en relation avec des milieux variables et selon
« les exigences de leurs types, tous les animaux en sont doués, car c'est là
« pour eux une condition d'existence. L'innervation seule pouvait relier des
« organes distincts, assurer par un jeu d'activités réflexes la mise en train,
« l'ordre et le concert des fonctions, de manière à ramener leur diversité à
« l'unité. Elle suggère en outre par l'instinct, dirigé par l'intelligence et
« systématise par la raison les séries d'actes utiles à la conservation ou au
« développement de la vie. Le corps se trouve ainsi dépendre de l'esprit qui
« le guide, l'éclaire, le mène et le rend comme lui débile et fort. Il y a
« donc action et réaction continuelle d'un système sur l'autre. Les deux
« sortes de faits s'entrecroisent comme la trame d'un tissu et font de l'en-
« semble un seul tout. Leur accord est dans l'ordre, il constitue la vie nor-
« male. Lorsqu'un trouble se produit, le conflit résulte, non de l'antagonisme
« de natures contraires, mais d'une rupture d'équilibre qui signale un
« désordre et un péril. En somme, l'esprit n'est que l'expression consciente
« et comme la musique du corps, il n'y a pas à chercher ce que devient la
« mélodie quand l'instrument est brisé. Ainsi les fonctions physiologiques et
« physiques sont deux aspects d'un même tout qui constitue l'être vivant ».

On ne pouvait faire un meilleur plaidoyer et résumer en termes plus com-
plets et plus clairs la synthèse des phénomènes relatifs à la compénétration
de l'âme et du corps.

M. le Dantec, dans son ouvrage sur l'athéisme, ne dit pas autre chose quand il écrit : « Les phénomènes qui se passent dans un homme peuvent être connus de deux manières : d'une part objectivement par un observateur étranger que je suppose muni du phrénoscope ; d'autre part, subjectivement par l'homme lui-même. Ce sont les mêmes faits qui sont connus de deux manières ; dans la première narration, il n'est question que de mouvements, de réactions chimiques, de modifications de choses mesurables soumises au déterminisme le plus rigoureux ; dans la deuxième, qui est équivalente à la première, il n'est question que de finalisme, de libre arbitre, de volonté, etc., et cela est fatal parce que l'homme ne connaît subjectivement que les mouvements de sa substance propre ; il ignore, dans cette étude psychologique, l'oxygène, l'aliment, l'éther vibrant qui collaborent avec sa substance à la détermination de ses actes. »

Les faits abondent qui prouvent cette dépendance absolue de l'âme et du corps. L'amnésie et l'aphasie, sous toutes leurs formes, ne sont-elles pas comme autant de blessures faites à l'intelligence par la matière ? Que faut-il pour produire ces troubles, sinon une perturbation légère survenue dans le cerveau ? Imagination, mémoire, sensations, volonté, toutes les manifestations multiples de notre psychisme, sont sous la dépendance étroite de notre système cérébral, et toutes ces facultés peuvent être atteintes d'autant de maladies que sont nombreux les accidents qui peuvent affecter ce système lui-même. La moindre rupture dans le réseau si délicat qui compose notre système nerveux, peut y produire les plus graves perturbations. L'action des toxiques et des substances irritantes sur les cellules est connue de tous et se trouve mentionnée dans tous les traités d'hygiène.

C'est donc notre vie psychologique tout entière qui dépend de notre cerveau, siège véritable de notre âme et de ses plus nobles facultés.

Les recherches de la psycho-physique et de la psycho-physiologie, malgré les contradictions qu'elles ont pu rencontrer, ont donné une confirmation précieuse à la théorie de l'union intime de l'âme et du corps, puisque les actes psychiques ne peuvent se produire sans que leur action ne laisse une trace appréciable et sensible.

La psycho-physique prétend établir une relation entre la sensation et son excitant. Weber fut le premier, après bien des tâtonnements, à pouvoir formuler une loi d'après laquelle la quantité qu'il faut ajouter à un excitant pour provoquer une différence perceptible dans la sensation n'est pas une quantité absolue mais relative ; ou, en d'autres termes, l'accroissement de l'excitant qui doit engendrer une modification appréciable de la sensation est dans un rapport constant à la quantité de l'excitant à laquelle elle vient s'ajouter. Cette formule n'étant qu'approximative, elle fut modifiée par Feshner. Pour lui, les impressions croissent suivant une progression

arithmétique, quand les excitants correspondants croissent dans une proportion géométrique. Les formules de la psycho-physique sont forcément relatives; la sensation étant chose variable non seulement prise sur des sujets différents mais encore sur un même sujet, on ne peut aboutir qu'à des conclusions approximatives. Ce qui est certain, c'est que la psycho-physique comme la psycho-physiologie ne pourront jamais s'exercer sur le moi profond mais simplement sur ses états superficiels.

Tel est le plaidoyer matérialiste en faveur d'une pensée qui serait elle-même matérielle, ou si l'on préfère, une simple forme de l'énergie, un cas particulier de la série des phénomènes physiologiques.

Au début, nous avons déjà vu que le matérialisme ne pouvait s'énoncer qu'en fonction de l'esprit : c'était là une réponse indirecte, la meilleure peut-être, mais qui ne doit pas dispenser d'une discussion plus spéciale des faiblesses et des tares du matérialisme dogmatique.

On ne peut nier qu'il y ait dans le matérialisme un côté impressionnant pour beaucoup d'esprits. La précision presque mathématique avec laquelle il établit les rapports étroits de l'âme et du corps sont bien de nature à émouvoir les intelligences. Cependant, les tenants du spiritualisme ne se laissent pas décourager par toute cette rigueur scientifique.

Elle est déjà bien vieille la réponse des spiritualistes qui considèrent le corps comme un instrument nécessaire au fonctionnement de l'âme. Cette réplique fait image, mais elle n'est pas satisfaisante, car entre la matière et l'esprit elle établit toujours un dualisme qui les empêche de se rejoindre.

Pour M. Bergson, le cerveau serait un instrument d'action et non de contemplation, en sorte que les objets qui l'environnent réfléchissent simplement son action sur eux.

Dans cette hypothèse, il n'est plus étonnant que lorsqu'on opère une section sur un point quelconque du système nerveux, il y ait une interruption de mouvement de la périphérie à la périphérie, cause véritable de l'évanouissement partiel ou total de notre représentation.

Toutes les fois donc qu'une cause extérieure viendra apporter une modification dans notre système cérébral, notre action sera affaiblie d'autant, et notre psychologie tout entière en restera altérée. Dans ce système, le cerveau est bien encore une cause instrumentale, mais au lieu d'être un simple réceptacle d'images, un appareil photographique braqué sur la réalité, c'est plutôt un « bureau téléphonique » où, sous forme de vibrations, aboutissent les images du dehors : c'est là aussi que s'opère d'une façon libre et intelligente la sélection et comme le filtrage des images, le cerveau ne retenant qu'un résidu intéressant notre action pratique.

Mais, appareil photographique ou « bureau téléphonique », le cerveau demeure toujours un instrument. Or, entre l'instrument et l'ouvrier qui s'en

sert, il y a une différence, et c'est cette différence qui est la pierre d'achoppement sur laquelle viennent buter toutes les tentatives de conciliation entre la matière et l'esprit. Sans doute, en faisant tomber l'écran spatial qui interceptait la matière, en redonnant à celle-ci ses qualités essentielles, sa véritable physionomie, on la rend capable de s'adapter à l'esprit ; mais un nouveau pas doit être franchi car cela ne suffit pas à expliquer comment notre corps qui est lui-même matière peut avec son cerveau et son système nerveux rejoindre l'esprit, et cela ne nous dit pas non plus pourquoi le dernier mot doit rester à la conscience.

Pour établir son système, M. Bergson se donne d'abord le corps dont il exige l'action. Mais ce corps fait partie d'un ensemble d'autres corps, et de même qu'il explique l'existence des autres images par ce centre d'activité, il reste encore à trouver l'origine de cette image privilégiée. Mais ce qu'il importe avant tout de démontrer c'est comment notre corps, qui est bien pour notre âme l'écran le plus immédiat et le plus oppressant, permet à notre intelligence de se manifester, étant donnée l'opposition de nature entre le corps et l'esprit.

Les difficultés s'accumulent, les objections se pressent quand il s'agit d'établir la double thèse de l'unité de vie de l'être humain et celle de l'influence du corps sur notre esprit. Il faut, si l'on veut demeurer fidèle au monisme, sacrifier soit l'esprit à la matière, soit la matière à l'esprit.

Nous avons vu que l'Univers perd toute signification si l'on donne la préférence au monisme matérialiste : il reste par conséquent à voir si l'on pourrait trouver dans un monisme spiritualiste une solution plus satisfaisante. Il est bien évident que la difficulté restera insoluble tant que l'on maintiendra sous les yeux de l'esprit, comme une réalité absolue, la ligne spatiale de notre corps. Si au contraire on la considère comme une simple réalité d'apparence, le cerveau n'est plus alors qu'un écran fictif n'offrant plus à l'esprit aucune résistance. Nous verrons plus loin que l'expérience même confirme cette hypothèse, puisque dans des cas observés, c'est sans l'aide du système nerveux que l'esprit produit ses manifestations les plus transcendantes.

Quand M. le Dantec nous parle de la connaissance objective d'un spectateur regardant à l'aide d'un phrénographe un cerveau humain, et qu'il oppose cette connaissance du dehors à celle tout extérieure du sujet lui-même, il ne fait pas attention que lui aussi admet un certain dualisme. De plus, ce qui aggrave encore les difficultés, en exagérant les différences de nature entre la matière et l'esprit, c'est que la matière qu'il nous propose malgré sa subtilité est encore trop grossière pour s'unir à l'esprit. Tous les phénomènes qu'il nous décrit tombent sous la mesure, ils sont sensibles à notre œil armé d'un instrument ; ils ne sont donc rien autre chose que

de la quantité, qui toujours demeurera irréductible à la qualité pure. S'il nous était possible de transporter dans un laboratoire ces mêmes phénomènes pour les observer à part, jamais il nous viendrait à l'idée de dire que ce sont là des pensées, de la conscience et de la liberté. Ces phénomènes physico-chimiques, malgré leur complication, demeureraient ce qu'ils sont en réalité, des faits absolument neutres et sans portée, puisqu'ils seraient sans conscience, et ils n'auraient même entre eux d'autre liaison que celle que notre esprit leur aurait conférée. Il ne suffit donc pas de dire que la qualité est une illusion et que la quantité seule est une réalité, car il resterait à expliquer comment il se fait que cette illusion nous est nécessaire pour traduire et interpréter la réalité concrète. On ne peut faire que ce spectateur qui du dehors examine le cerveau ne soit un homme, n'ayant par conséquent à sa disposition qu'une connaissance humaine et relative, insuffisante pour le renseigner sur l'identité de nature entre la réalité objective et les phénomènes perçus. La position de ce spectateur serait au contraire avantageuse, si, au lieu de s'arrêter à mi-chemin, et en évitant de se laisser prendre aux apparences, il essayait de retrouver derrière ces phénomènes, qu'un secret instinct l'avertit de ne pas identifier avec sa propre pensée, quelque chose qui rappelle l'idée. L'analyse, dira-t-on, ne va pas jusque-là et c'est elle seule qu'il faut croire.

Mais de quelle analyse s'agit-il ? Il n'y a pas de l'analyse de résultats définitifs : celle d'aujourd'hui est plus féconde que celle d'hier, et celle de demain lui sera supérieure. La logique peut donc, tout en tenant compte de la tendance générale de l'analyse, négliger les conclusions particulières et devancer l'expérience, pour prédire à plus ou moins longue échéance, et sans rentrer dans le détail, les résultats de la science future.

Or, la science semble vouloir elle-même se détacher de plus en plus des réalités phénoménales pour s'attacher à l'énergie. Elle commence aujourd'hui à poser en principe l'existence de la force et à se demander si la matière ne serait pas autre chose que le résultat des multiples actions de cette énergie vraiment vivante, substratum de tous les êtres. Au lieu de considérer l'atome comme une parcelle solide et indivisible, la tendance actuelle est d'y voir un « vortex », un tourbillon d'énergie, un centre de forces, quelque chose qui rappelle la monade de Leibnitz. Lord Kelvin prétend que l'atome est une somme par laquelle un fluide invisible se déverse dans l'espace à trois dimensions, d'autres atomes jouant le rôle de réservoirs par le moyen desquels ce fluide s'évacue.

Il y a donc une certaine philosophie qui aboutit à établir l'univers en fonction de l'esprit et à découvrir, derrière la ligne mouvante des corps, une matière inétendue et semblable à l'esprit. La science de son côté, opérant sur chacun des corps particuliers, en découvre l'inconsistance et tend à

donner la priorité à l'énergie sur le pondérable, à la qualité sur la quantité. Esprit, Matière, Énergie pure ne seraient donc, en dernière analyse, que trois aspects d'une même réalité ineffable et mystérieuse.

Il reste encore à résoudre ici une objection fondamentale qui pourrait naître d'un malentendu. On peut se demander, en effet, si cette matière primitive est réellement identique à l'esprit. Si on la déclare identique, comment l'esprit a-t-il pu s'en détacher pour agir sur elle et créer les corps? Il faudrait alors admettre des centres spirituels se séparant spontanément de cette matière, s'opposant à elle, pour y dessiner ensuite l'univers sensible. Mais ce qui demeure toujours un mystère, c'est la manière dont a pu s'opérer cette séparation. Si on admet qu'en réalité la matière et l'esprit ont toujours été opposés, on ne voit plus comment ils ont pu se rejoindre. Aussi, que l'on adopte cette seconde hypothèse ou que l'on s'en tienne à la première qui veut que l'esprit soit un fragment détaché de la nature et qu'en suite, ne pouvant l'embrasser dans son ensemble, l'aurait fractionnée et dégradée, on ne peut éviter le dualisme.

La vérité c'est qu'il n'y a pas de dualisme possible puisque tout est esprit. Non, notre esprit n'est pas une parcelle détachée d'un grand tout. Admettre aussi une collection d'esprits juxtaposés, ce serait encore être victime d'une illusion spatiale. Notre esprit c'est l'Esprit total et universel dissimulé sous des formes particulières dont il tend de plus en plus à se dégager; en sorte que chaque individualité, atome, monère ou âme, est constitué par la portion de cet esprit qui est à découvert et par l'intensité plus ou moins grande de conscience qui du dedans illumine chacun de ces êtres. La matière ne serait donc pas autre chose que de l'esprit condensé. Comment en agissant l'Esprit a-t-il revêtu des aspects aussi rigides? Comment ses gestes se sont-ils pétrifiés en formes solides? C'est là un mystère qui peut-être ne nous sera jamais complètement révélé. Il ne faut pas dès maintenant demander à la science plus qu'elle ne peut nous donner: c'est déjà beaucoup pour elle de nous avoir montré que la matière sensible n'était pas irréductible, qu'elle pourrait se dissoudre et être ramenée à des propriétés annonçant déjà l'esprit.

Si maintenant, revenant en arrière, nous nous plaçons résolument au sein même de la doctrine matérialiste, nous pouvons, à l'aide de ces quelques données, dépasser les affirmations du matérialisme lui-même et déclarer que non seulement le cerveau sécrète la pensée, mais que lui-même est énergie. Mais ce qu'il faut entendre ici par cerveau, ce n'est pas la zone solidifiée, la surface étendue, qui est tournée vers nous et sollicite notre action, mais bien plutôt l'énergie profonde dans laquelle il baigne. Les énergies qui circulent dans ce cerveau qui tombe sous nos sens, ne sont donc pas de lui; aucune des manifestations supérieures que nous appelons

cérébrales ne lui appartient. Dans son ensemble, le cerveau est une matière plus délicate que celle des autres corps, c'est pour cela qu'il est considéré à juste titre comme un centre et un foyer de lumière et de vie; c'est à la force nerveuse qui y est accumulée qu'il faut attribuer les merveilleux phénomènes de la vie psychique.

Il est facile de suivre, à travers toute la série animale, le tracé toujours plus compliqué du système nerveux : car nous verrons en traitant de l'évolution que c'est bien la force aidée des éléments extérieurs qui est le facteur essentiel du progrès et de l'accroissement des êtres; c'est elle qui a toutes les initiatives, c'est elle qui sait s'adapter et c'est elle aussi qui sait, pour se développer, attirer à soi tout ce qui est de nature à favoriser ses manifestations. Notre cerveau avec sa structure délicate peut être considéré comme un véritable confluent d'énergie : aussi, lorsque nous disons que c'est lui qui produit la pensée, il ne s'agit pas du cerveau que nous propose le matérialisme, puisque à la rigueur, comme nous le verrons plus loin, la pensée et la volonté peuvent s'en passer, mais bien de ce cerveau invisible tout pétri d'énergie, écho lointain d'une activité pure, dont notre cerveau grossier est pour ainsi dire la traînée la moins obscure. C'est dans ces régions cachées que s'épanouissent la pensée et la vie; c'est donc là qu'il faut les chercher, car si l'on maintient comme cause explicative des phénomènes psychologiques le système nerveux, si, à l'aide de ses dégagements matériels, on veut fabriquer la pensée, on rencontrera toujours la contradiction. Tant que la nature nous sera présentée sous forme de corps, si délicats et si subtils que soient ces corps, ce ne sera jamais que de la quantité, au second degré si l'on veut, mais toujours incapable d'être confondue avec l'esprit.

Mais cette énergie que nous commençons à peine à entrevoir peut-elle vraiment être dite esprit et vie ?

Dans une affirmation aussi hardie, dans une question si épineuse, il convient de ne pas abandonner le fil conducteur de l'expérience.

A quoi jusqu'ici se bornent nos constatations ? à se rendre compte de plus en plus que le monde phénoménal longtemps considéré comme le tout de l'univers, en est la simple efflorescence, et qu'ainsi, au lieu d'avoir sous les yeux des séries de vies, nous n'avons en fait que des collections de formes qui ne sont rien autre chose que des concentrations très denses et des cristallisations épaisses de la matière véritable. Une psychologie bien informée rejoint sur ce point les conclusions de l'expérience, et l'analyse et la psychologie nous font toutes deux entrevoir l'univers sous un jour nouveau.

Si l'illusion a été décevante, ce n'est pas à notre corps qu'en revient la faute première, car lui-même en tant que corps faisait partie de cette illusion. C'est là un point important à noter, lui-même est une condensation de vibrations supérieures.

Nous savons déjà que la vie psychique ne vient pas des corps, qu'elle vient de plus haut et de plus loin. Nous ne pouvons pas, il est vrai, pousser plus avant nos investigations, mais le peu que nous savons suffit pour nous orienter. L'évolution supérieure ne peut être d'une autre nature que l'évolution inférieure ; or, nous avons constaté une dissociation de la matière qui suppose certainement une association antérieure, ces deux termes étant inséparables l'un de l'autre. Puisque la matière semble formée de plans superposés de plus en plus subtils, rien n'empêche d'établir, entre les corps pondérables et l'éther, un état intermédiaire. Mais, pourquoi l'esprit, qui toujours devance l'expérience, arrêterait-il ses investigations et n'essaierait-il pas de remonter plus haut ? N'est-ce pas supprimer l'évolution que de l'arrêter à un stade quelconque ? Pourquoi cet éther impondérable serait-il le dernier terme auquel on puisse aboutir ? On peut très bien le concevoir comme un corps lourd et grossier pour des êtres dont les organes seraient plus fins et mieux exercés que les nôtres. On peut également bien s'imaginer que la transformation de cet éther en un monde, plus subtil encore, ne produirait pas sur ces êtres privilégiés un étonnement plus grand que celui que nous ressentons, en voyant s'évanouir ces molécules de matière, jugées si solides, que certains esprits les avaient dotées d'un caractère d'éternité. Le besoin de division, qui n'est autre ici qu'un besoin de causalité, nous autorise à poursuivre nos investigations.

Les physiciens eux-mêmes ne sont pas d'accord sur la nature de l'éther, en sorte que l'on ne peut rien dire touchant sa constitution intime : son existence seule est déclarée nécessaire pour expliquer les phénomènes de rayonnement et la propagation des forces à distance. Lord Kelvin le considère comme un solide élastique remplissant tout l'espace. Maxwell suppose l'éther constitué par de petites sphères animées d'un mouvement de rotation très rapide qu'elles transmettraient de proche en proche.

Si l'on rapproche les diverses solutions données au sujet de l'éther, on voit qu'il doit être soumis à des lois, comme le prouve du reste le seul fait de sa condensation en atomes. Nous sommes donc en présence d'un monde que les scholastiques appelleraient contingent et qui ne peut avoir en lui-même sa raison suffisante. Puisque le changement existe en lui, c'est qu'il subit des modifications qui assurément doivent être dans le sens de l'évolution générale constatée dans les domaines inférieurs. Aussi, tout nous porte à croire, qu'en remontant le courant de l'univers, nous serions amenés à découvrir un état plus raffiné que cet éther lui-même et à atteindre ainsi une matière absolument stable, immobile, cause de tout rayonnement centre de toute vibration, dont les effluves de moins en moins subtils vont toujours en se solidifiant et en se répandant en zones infinies. Certes, ce n'est là qu'un pressentiment, qu'une conclusion très éloignée de ses pré-

misses et qui ne peut prétendre avoir une valeur scientifique. Mais il est toujours permis de spéculer quand on évite le dogmatisme, et de se demander quelle peut être la vie de cet absolu auquel tout semble suspendu. Ce que nous pouvons dire, c'est qu'il doit refléter toutes les colorations qu'ont revêtues les êtres issus de lui et se rapprocher davantage de leurs manifestations les plus spirituelles. Or, au cours de nos investigations, nous avons vu qu'au centre même de la nature humaine il y avait des principes d'un ordre supérieur et considérés par tous comme irréductibles à l'étendue. C'est par ce côté le moins profane de nous-mêmes que nous sommes orientés vers un univers supérieur et tournés vers l'invisible, tandis que par notre nature inférieure, nous demeurons attachés au monde d'en bas. Il y a donc dans notre âme comme un écho très lointain de ces régions éloignées, une clarté réfractée de ce foyer lumineux dont procède toute chaleur, toute lumière et toute vie. Ce sont là les vibrations qu'il faut considérer si nous voulons savoir quelque chose de la nature du principe duquel elles émanent. Parmi ces vibrations il y en a une d'un éclat particulier et dont l'énergie semble vraiment créatrice, c'est la volonté.

Une théorie chère à la thèse évolutionniste est celle de la fonction créant l'organe : cette affirmation a besoin d'un correctif. La vérité, c'est qu'à la base de toute fonction, il y a un acte de volonté plus ou moins sourde, une impulsion première autour de laquelle s'enroule et se moule une matière étendue, caractérisée par une forme spéciale.

L'étude de l'embryogénie est précieuse à cet égard : elle nous montre des organes se formant en vue de fonctions qui n'existent pas encore. On ne peut guère affirmer alors que c'est l'audition qui crée l'oreille, la vue, la vision ou la pensée le cerveau. Ce serait pour le matérialisme évolutionniste une affirmation bien hardie de prétendre que le cerveau est l'œuvre de la pensée ; cependant il doit affronter cette contradiction, puisque, après avoir proclamé que la pensée est un produit cérébral, il déclare que c'est la fonction qui crée l'organe. L'opinion de ceux qui prétendent que, dans l'agencement des formes, la matière seule fait tous les frais, n'est pas soutenable : Il n'est pas admissible que le cerveau, par exemple, fragment insignifiant de l'univers pondérable, ne relève pas d'un univers supérieur puisque par hypothèse le monde humain dont il fait partie est un nouveau venu et le dernier en date, son apparition ne peut s'expliquer si l'on coupe les points d'attache qui le relie à des forces antérieures. Il est donc sous la dépendance immédiate de ce monde dont il dérive et dont il ne diffère que par de simples nuances.

Une autre solution est donc possible, c'est celle qui fait intervenir d'en haut une énergie supérieure, indépendante, quoique de même nature que les énergies inférieures. Alors que les fonctions sont des actes spéciaux pro-

pres aux organes, capables de les modifier mais non de les créer, cette puissance nouvelle, en intervenant comme volonté efficace, quoique aveugle pour nous qui la voyons du dehors, est de nature à rendre compte du mystérieux phénomène de l'apparition des formes.

C'est donc sous forme de volonté qu'il nous faut concevoir cette énergie suprême et vraiment créatrice dont l'action féconde sublime de plus en plus les états de la matière.

Cette volonté qui en nous est la plus puissante des vibrations, doit être l'expression la plus adéquate de cette force directrice qui gouverne l'Univers. Notre expérience interne est elle-même révélatrice de ce pouvoir de la volonté. Une fois qu'elle est devenue en nous conscience, nous sommes émerveillés de son œuvre et des modifications qu'elle apporte dans le monde tout entier. Par elle, l'univers s'organise ; c'est elle qui engendre l'effort source de vertu et de progrès, c'est elle qui crée les bons désirs et qui les réalise, procurant ainsi à l'être un supplément de perfection et de vie. Nous verrons ailleurs par des exemples frappants, comment, lorsqu'elle revêt une certaine intensité, elle est capable de modifier le monde des corps. Quand on veut connaître ce que recèlent les bas-fonds de l'océan, on jette la sonde aussi profondément qu'elle peut atteindre et quand on la remonte, on voit d'après la nature des corps qui y sont attachés quels sont les êtres inconnus qui vivent dans les abîmes. De même, l'analyse spectrale nous révèle par les colorations du prisme la nature et la composition chimique des étoiles. Si par une analyse profonde nous descendons au dedans de nous, nous découvrons des énergies dont la coloration est de nature à nous renseigner sur leur origine transcendante.

Quelles limites atteint cette vie supérieure ? A quelle distance est-elle du monde où règne la stabilité parfaite ? Aucune intelligence humaine ne peut le savoir, ni ne peut expliquer le passage de la monade pure à la première forme créée. Bien plus, si nous voulons éviter la contradiction, il faut nous débarrasser de conceptions qui ne peuvent s'appliquer qu'au monde des corps. Ainsi, quand nous parlons d'un passage d'une forme à une autre, il s'agit bien pour nous du passage d'une forme linéaire et étendue à une autre forme du même genre, et nous ne nous doutons pas que cette façon de faire mouvoir ainsi les êtres est un simple procédé de notre esprit. Il nous est facile de concevoir comment un effet sensible procède d'une cause sensible, mais le principe de causalité ainsi entendu est entaché de matérialisme par le seul fait que nous établissons entre la cause et l'effet une discontinuité, un espace imaginaire. C'est par suite d'une attitude analogue de notre esprit que le principe d'identité découle du postulat relatif à l'impénétrabilité des corps. Mais dans un monde où tout se pénètre, cette conception n'a plus de sens. Là, les causes et les effets se confondent, tout est

activité pure. Si le problème de la création est devenu pour l'esprit une véritable antinomie, c'est parce qu'il a été posé en termes d'espace. Mais à mesure que nous nous affranchissons de cette hantise spatiale, notre entendement en s'habituant à de nouvelles méthodes se modifie, et l'on peut dire que la physique moderne en venant déranger la quiétude et la symétrie de nos habitudes de penser, nous a rendu le plus précieux service. Du fait de nous rendre sensible le passage de notre univers pondérable à un univers impalpable et invisible, elle a ébranlé nos préjugés et nous a fait comprendre combien nos vues étaient bornées.

Se demander comment l'énergie initiale a pu produire la première vibration, c'est en d'autres termes poser le problème du passage de l'inétendue à l'étendue, de la qualité à la quantité. En nous en tenant à nos formes classiques d'espace et de temps, nous ne parviendrons jamais à comprendre comment une collection indéfinie d'atomes inétendus peuvent parvenir à constituer un atome solide et résistant. Et cependant, toute notre mécanique de l'univers est suspendue à ces théories; mais c'est nous qui avons dilaté et multiplié les atomes, de même que c'est nous qui avons établi toute la série des successions.

Si une comparaison était capable de nous faire comprendre comment s'est opéré la condensation de l'énergie en matière étendue, nous l'emprunterions au récit des géologues, en la déclarant toutefois bien défectueuse et bien imparfaite.

Les savants reconnaissent que de vastes terrains sont constitués par la simple accumulation des dépouilles d'une partie du monde vivant, comme le calcaire, avec lequel sont construits les plus magnifiques édifices. Le rôle joué par ces organismes microscopiques, par ces protozoaires est vraiment merveilleux. C'est par une aptitude à solidifier, à fixer le calcaire et le silice tenus en dissolution dans l'eau de mer, que ces animalcules ont contribué à l'accroissement progressif de l'écorce terrestre. C'est par des actions similaires et purement physiologiques, que des colonies d'organismes marins travaillent à la formation des îles madréporiques et des récifs coraliens. La science reconnaît qu'il n'y a pas d'autre limite dans l'échelle des infiniment petits et de leurs actions que celle de nos moyens d'investigation. Or, ajoute l'auteur de cette constatation géologique, « on est en droit de se demander « en voyant tant d'innombrables colonies d'êtres vivants se revêtir au fur et « à mesure que les moyens d'observations augmentent, s'il peut exister une « ligne de démarcation absolue pour l'existence de ces êtres entre ce que « nous appelons la matière physique et la matière éthérique. Pourquoi cet « océan éthérique dans lequel nous constatons par leurs effets de puissantes « énergies en action, pourquoi serait-il un vaste désert, alors que nous arri- « vons à découvrir des manifestations de la vie jusque dans le règne miné-

« ral ! Si, malgré l'imperfection de nos sens, une infinité d'êtres et de formes tombent dans le champ de nos perceptions, comment ne pas supposer que la chaîne des êtres et des formes se prolonge dans ce monde infiniment plus vaste de l'éther. »

Oui, on peut dire que les différents êtres de la nature qui nous apparaissent sous des aspects si variés et si multiples, ne sont séparés que par des nuances de plus en plus insensibles, tous ne sont que des transparences plus ou moins lumineuses de la même trame de vie. Toute la plastique de l'univers est donc l'œuvre de cette force absolue qui se manifeste à nous de façons diverses. Admettre ces hypothèses philosophiques ce n'est pas renoncer au monisme et à l'immanence, ce n'est pas non plus verser dans le panthéisme, au sens du moins où on l'entend ordinairement. Ces nuances constituent réellement une tonalité différente qui établit au moins d'une façon provisoire la hiérarchie des êtres. Les ondes spirituelles ont toujours été en s'épaississant pour subir ensuite une épuration progressive. Puisque tout mouvement est vie et liberté, on peut dire qu'à des degrés divers la liberté est partout, mais surtout dans l'homme quand il ne l'a pas limitée par l'accumulation des principes inférieurs.

Le Spiritualisme et le Matérialisme ne sont donc au fond rien autre chose qu'une question de mots. Tout en un sens est matière et, si l'on préfère, rien n'est matière. Mais si par matière on entend celle que nous foulons aux pieds, si on persiste à considérer cette matière étendue comme un terrain solide et définitif, alors le Matérialisme ainsi défini est une erreur, on peut même dire la seule erreur. Il est permis de croire que, pour les partisans de cette doctrine, la définition est secondaire et qu'avant tout c'est le grand principe de l'Unité qu'ils veulent sauvegarder. Alors, la rencontre est possible. Le spirituel n'est plus, comme on le croyait, un monde à part, suspendu dans le vide et planant au-dessus de toutes les contingences, car seulement des nuances et des degrés le séparent de la nature. En allant ainsi de la vie originellement simple à la multiplicité infinie des formes, nous arrivons à discerner l'Unique parmi des formes innombrables et à voir tout en Lui.

(A suivre.)

E. W.

Lettre ouverte à Madame Cl. G.

AUTEUR DE

Amour et Maternité

Madame,

Vous me demandez mon humble avis sur votre livre *Amour et Maternité* qui, dès sa publicité, a soulevé une polémique si vive en même temps qu'une critique si sévère.

Je vous dirai, tout d'abord, que, puisqu'on parle beaucoup de votre ouvrage, c'est qu'il doit avoir une certaine valeur et c'est l'impression qu'a produite sur mon esprit la lecture que j'en ai faite.

Amour et Maternité est l'œuvre d'une âme virile, droite et sincèrement humanitaire, c'est un véritable code de morale et de philosophie spiritualiste et le plaidoyer le plus éloquent qui soit jamais sorti de la plume d'un écrivain, pour la défense des droits de la femme.

Mais, ne vous offensez pas, madame, si je vous dis que ce livre n'est pas de vous, qu'il émane de l'au-delà, car il porte l'empreinte d'un esprit supérieur qui vous l'a inspiré. Il appartient à un autre âge et il a devancé son heure ; et c'est pourquoi, malgré l'élévation de ses pensées et surtout à cause de cela, il n'aura d'écho que dans l'esprit d'un petit nombre d'initiés, assez évolués, pour en apprécier tout le mérite ; mais le commun des hommes, j'entends le troupeau servile, ne pourra en comprendre ni la justesse, ni la portée.

D'autre part, n'oubliez pas que vous avez à combattre deux ennemis formidables et qui ne sont pas encore prêts d'abdiquer leurs droits : ce sont le dogmatisme et le matérialisme qui en est issu. Et puis, d'autres influences néfastes vous guettent aussi et seront autant d'entraves à la propagation de votre œuvre : la routine et l'égoïsme, source de toutes les passions humaines.

Ce sont là de tristes vérités, madame, et il faut bien le reconnaître, vous ne pouvez espérer de sitôt renverser un état de choses que plusieurs siècles ont consacré.

Néanmoins, votre livre trouvera sa voie, car il est de source divine et comme tel il est indestructible. Toutes les fois que l'homme est mû dans son action par une pensée qui ne le touche point dans son intérêt propre, c'est un élan de l'âme vers tout ce qu'il y a de noble et d'élevé, vers le bien. La liberté, la conscience, l'amour de Dieu, la bonté, l'aspiration vers le juste et le vrai qui est l'idéal sont les lois morales ou spirituelles ; et l'ap-

plication de ces lois, c'est l'accomplissement du bien, sous tous ses aspects.

Ces principes sont essentiellement spiritualistes et ils sont les vôtres, madame, tout votre livre en est la fidèle expression et en fait foi.

Votre haute conception de l'amour est une page de philosophie transcendante, pure, d'où sort triomphante et glorieuse « la Maternité. »

Que vous dirai-je de plus ?

A la femme méconnue et flétrie par nos mœurs et nos institutions corrompues d'aujourd'hui, vous avez substitué la femme idéale, telle qu'elle est sortie des mains du Créateur et que l'ont rêvée les poètes :

Dieu choisit dans les fleurs les couleurs les plus belles,
Pour en orner ton corps mobile et frais comme elles ;
Et la terre n'a rien, ni l'onde ni l'azur
Qu'on ne possède en toi, plus brillant et plus pur !

Professeur MOUTONNIER

Nice, le 5 avril 1907.

Les Forces naturelles inconnues (1)

Voici un nouvel ouvrage très important, très intéressant, de l'illustre astronome C. Flammarion, qui pourrait porter comme sous-titre : *Opinion des Savants sur les phénomènes physiques du spiritisme* — J'entends parler des savants qui se sont donné la peine d'étudier ces phénomènes, en y consacrant le temps et le soin qu'ils apportent à leurs expériences professionnelles, et qui, s'étant formé une opinion en connaissance de cause, ont le droit d'en informer le public. Depuis de longues années, les spirites adjurent la science de s'occuper des faits extraordinaires qui les intéressent, de leur faire connaître s'ils sont tous et toujours la dupe d'habiles fraudeurs ou d'étranges illusions. Longtemps la science a répondu par un silence méprisant.

Cependant quelques hommes courageux, Russell Wallace, Wm Crookes, entre autres, ont osé braver le ridicule, étudier patiemment ce sujet scabreux, et publier les résultats de leurs recherches. Ils ont ouvert la voie à une élite de chercheurs savants, courageux comme eux, dont les travaux ne sont peut-être pas assez connus du public matérialiste et incrédule. Ce sont ces travaux que C. Flammarion nous fait connaître, ainsi que les conclusions auxquelles sont arrivés leurs auteurs, en y ajoutant les siennes propres. Un tel

(1) *Les Forces naturelles inconnues*, par C. FLAMMARION, 1 vol. 602 pages, 4 fr.

livre est, pour les spirites, de l'intérêt le plus attachant ; il doit, par l'abondance des documents dont il est rempli, par la scrupuleuse honnêteté scientifique qui préside au choix des preuves qu'il fournit et des témoignages qu'il invoque, produire la plus profonde impression dans l'esprit de tout homme, sensé et réfléchi, et avoir, dans la masse indécise du public, le plus profond retentissement.

Les conclusions de l'ouvrage ne seront peut-être pas toutes du goût des spirites, que je qualifierai *d'ardents*. Qu'ils veuillent bien songer, d'abord, que nous ne sommes et que nous ne pouvons être sûrs de rien, sur cette terre, sinon de notre propre existence. Cette proposition serait facile à démontrer. Ils ne s'étonneront donc pas si le savant, dont le premier devoir est la prudence scientifique, montre toujours quelque réserve, là où chacun de nous se croit autorisé à être plus facilement affirmatif.

Qu'ils veuillent bien réfléchir, en outre, à ce fait, moins bizarre qu'on ne croit, c'est que pour faire accepter un fait spirite il est presque nécessaire qu'il soit présenté par un incrédule. L'affirmation du sceptique, en ces matières, aura toujours, pour la masse des gens, dix fois plus de poids que l'affirmation du croyant, que sa conviction est supposée aveugler d'avance.



L'ouvrage que nous examinons ici n'est point, comme on pourrait le supposer, la suite de celui, du même auteur, qui porte le titre : « *L'inconnu et les problèmes psychiques*. » C. Flammarion nous apprend qu'il n'est en quelque sorte qu'une nouvelle édition revue, mise au point et, par conséquent considérablement augmentée, d'un ouvrage de jeunesse, paru en 1865, ayant le même but et portant le même titre. Quant au travail qui complètera *L'inconnu*, il paraîtra en son temps, sans doute sous le même titre, et traitera du « spiritisme proprement dit, de la doctrine de la pluralité des mondes, de la pluralité des existences, de la réincarnation, de la préexistence, des communications avec les morts, etc. (1). » L'ouvrage actuel n'a d'autre but que d'établir, d'une façon indiscutable, la réalité matérielle des phénomènes physiques que l'on qualifie communément de spirites.

On pourrait même dire que *Les Forces naturelles inconnues* n'ont guère d'autre objet que la démonstration du seul phénomène de la « lévitation des tables » de même que l'ouvrage de Maxwell sur les *Phénomènes psychiques* s'occupait principalement d'établir que « les Raps » sont un fait qui ne laisse plus de prise au doute. Les expériences faites avec Eusapia Paladino, soit par l'auteur, soit par d'autres observateurs, celles du comte de Gasparin, du professeur Thury, et de la Société dialectique de Londres,

(1) Ouvr. cit., p. 261.

rapportées ici, c'est-à-dire environ 320 pages du volume, mettent surtout le phénomène en lumière, et à grand renfort de séances entourées de tout le luxe de précautions imaginables, obligent le plus incrédule à convenir que la lévitation et le mouvement des tables sans contact sont des faits acquis désormais à la science, sans contestation possible.

Petit à petit, la vérité se fait jour : voilà donc deux faits d'une réelle importance dont nul, sauf l'ignorant, n'a plus le droit de sourire, en les traitant de « bonne blague. » La masse des preuves est si grande, la qualité des témoignages et la méthode scientifique d'observation sont telles que l'on serait tenté de demander grâce, et que l'on peut hautement affirmer à la personne qui mettrait encore ces deux faits en doute, que leur existence, pour quiconque ne les a pas vus de ses yeux, est aussi certaine que, par exemple, celle de l'Amérique pour celui qui n'y est pas allé.

Comme ces phénomènes de soulèvement des tables sont bien connus des lecteurs de cette *Revue*, et que la description de ces séances ne serait pour eux que d'un intérêt médiocre, nous préférons mettre en relief des parties du livre plus instructives, montrer plutôt l'état d'esprit où la constatation de ces phénomènes a amené les savants qui les ont étudiés. A tout seigneur, tout honneur, nous allons prier Flammarion, respectueusement, de vouloir s'asseoir sur la sellette.



Flammarion est-il spirite ? Ne l'est-il pas ? — Combien de fois, on s'en souvient, spirites et antispirites se sont-ils disputé cet écrivain à la suite d'articles sensationnels, démentis aussitôt que parus. On ne peut s'empêcher de penser à la fable du Grillon et du Papillon : « Pour vivre heureux vivons caché. » Aussi l'éminent astronome s'attend-il, à la suite de la publication de son intéressant volume, à une nouvelle levée de boucliers. Il n'a pas tort, évidemment, de prendre les devants, et comme, de mon côté, je n'ai nulle envie de travestir ou de trahir sa pensée, je me bornerai, pour répondre à la question tant de fois posée, de reproduire textuellement les confidences qu'il nous fait à ce sujet.

« Les spirites crédules, dit-il dans son *Avertissement*, qui s'imaginent avoir constamment des esprits à leur disposition dans un guéridon et évoquent, sans sourciller, Platon, Zoroastre, Jésus-Christ, saint Augustin, Charlemagne, Shakspeare, Newton ou Napoléon, vont me lapider une dixième fois en déclarant que je suis vendu à l'Institut par une ambition invétérée, et que je n'ose pas conclure en faveur de l'identité des esprits, pour ne pas contrarier des amis illustres. »

Et plus loin, page 21, à propos d'expériences avec Eusapia Paladino :

« Nous devons agir comme s'il y avait là un être qui entende. Cet être paraît prendre naissance, puis s'anéantir aussitôt l'expérience faite. Il semble créé par le médium. Est-ce une autosuggestion de lui-même ou de l'ensemble dynamique des expérimentateurs qui crée une force spéciale ? Est-ce un dédoublement de sa personnalité ? Est-ce une condensation d'un milieu psychique au sein duquel nous vivrions ? Si nous cherchons à obtenir des preuves d'individualité réelle et durable, et surtout d'identité d'une âme évoquée par notre souvenir, nous n'obtenons jamais rien de satisfaisant. Là gît le mystère.

« Force inconnue d'ordre psychique où l'on sent la vie. Vie d'un instant. »

Telle est donc l'hypothèse à laquelle quarante-six ans d'études des phénomènes spirites ont conduit l'ancien médium d'Allan Kardec. On sait, en effet, qu'une partie importante de l'œuvre du maître, *La Genèse*, est due à la collaboration de C. Flammarion, alors âgé de dix-neuf ans. Voici comment il nous explique la part qu'il prit à cette œuvre :

— Page 46. — « En ces réunions de la « Société Parisienne des Études spirites » j'écrivis, de mon côté, des pages sur l'astronomie, signées GALILÉE. Ces communications restaient sur le bureau des séances, et Allan Kardec les a publiées en 1865, sous le titre d'*Uranographie générale*, dans son livre intitulé *La Genèse* (dont j'ai conservé un des premiers exemplaires, avec sa dédicace). Ces pages astronomiques ne m'ont rien appris. Je ne tardai pas à en conclure qu'elles n'étaient que l'écho de ce que je savais, et que Galilée n'y était pour rien. C'était là comme une sorte de rêve éveillé. D'ailleurs, ma main s'arrêtait lorsque je pensais à d'autres sujets. »

C'est aussi ce que Victorien Sardou pense de ses fameuses communications avec Jupiter. Voici d'ailleurs comment s'exprime le spirituel auteur dramatique dans une lettre à M. J. Claretie : (page 67).

« Les faits sont réels. Ceux qui les expliquent appartiennent à trois catégories : il y a d'abord les spirites imbéciles, ou ignorants, ou fous, ceux qui évoquent Epaminondas et dont vous vous moquez justement, ou qui croient à l'intervention du diable, bref qui finissent par Charenton.

« Il y a, *secundo*, les charlatans, à commencer par D..., les imposteurs de toutes sortes, les prophètes, les donneurs de consultation, les A. K... et *tutti quanti*.

« Il y a, enfin, les savants, qui croient tout expliquer par leurs jongleries, l'hallucination et les mouvements inconscients, comme Chevreul et Faraday, etc...

« Il y a, en dernier lieu, l'observateur (mais il est rare)... Ceux-là se tiennent à l'écart, comme je le fais, de toute coterie, de tout cénacle, de tous prophètes...

« Quant aux *maisons de Jupiter*, il faut demander aux bonnes gens qui

me supposent convaincu de leur réalité, s'ils sont bien persuadés que Gulliver croyait à *Lilliput*, Campanella à la *Cité du soleil* et Thomas Morus à l'*Utopie*.

« De l'origine, je ne donne pas quatre sous; mais le fait, c'est une autre affaire. »

On voit, d'après ce qui précède, que les spirites, qui ont coutume de se réclamer de V. Sardou, ne lui font aucun plaisir, et qu'ils ont grand tort de le citer à tout propos comme l'un des leurs.

Mais revenons à Flammarion et voyons ce qu'il pense des Travaux de la Société des Études spirites auxquelles il prit part.

« Trois méthodes différentes (dit-il, page 48) étaient employées pour recevoir les communications : l'écriture par la main ; la planchette munie d'un crayon, sur laquelle on pose les mains ; et les coups frappés dans une table — ou les mouvements de celle-ci — marquant certaines lettres d'un alphabet lu à haute voix par l'un des assistants.

« La première méthode était la seule employée à la Société des Études spirites, présidée par Allan Kardec. C'est celle qui laisse la marge au plus grand doute. Et, en fait, au bout de deux années d'exercices de ce genre que j'avais aussi variés que possible, sans aucune idée préconçue pour ou contre, et avec le plus vif désir d'arriver à démêler les causes, le résultat a été de conclure définitivement que, non seulement les signatures de ces pages ne sont pas authentiques, mais encore que l'action d'une cause étrangère n'est pas démontrée, et que, par suite d'un procédé cérébral à étudier, nous en sommes nous-mêmes les auteurs plus ou moins conscients. »

Et plus loin, page 59. « Les communications reçues dans les réunions innombrables (plusieurs centaines) auxquelles j'ai assisté, alors et depuis, m'ont constamment montré des résultats en rapport avec l'état d'instruction des assistants. J'ai, naturellement, posé un grand nombre de questions sur l'astronomie. Les réponses ne nous ont jamais rien appris, et je dois à la vérité de déclarer que, s'il y a des esprits, des entités psychiques indépendantes de nous en action dans ces expériences, ces êtres n'en savent pas plus que nous sur les autres mondes. »

A ce propos, Flammarion fait justice d'une légende qui court et se reproduit dans tous les ouvrages spirites, au sujet d'une prétendue preuve des connaissances transcendantes des esprits, relative aux satellites d'Uranus. On sait que la marche des satellites de cette planète est en sens inverse du mouvement des autres astres de notre système, et l'on cite volontiers, comme preuve des communications spirites, le fait qu'un esprit aurait donné au général Drayson l'explication très plausible, mais inattendue et inconnue des savants, de cette anomalie astronomique. Aksakoff a reproduit ce cas remarquable dans son célèbre ouvrage *Animisme et Spiritisme* et, depuis,

tous les auteurs spirites le répètent à l'envi, comme l'une des meilleures réfutations à l'objection que les esprits ne nous ont jamais rien appris.

Nous ne pouvons nous étendre naturellement sur les explications techniques que l'éminent astronome fournit à ce sujet, et auxquelles il consacre sept pages entières (pages 73 à 81). Qu'il suffise de dire que sa conclusion est la suivante; (sa compétence nous oblige d'en tenir le plus grand compte).

« A mon grand regret, les esprits ne nous ont rien appris, et cet exemple, auquel on attache tant d'importance, se réduit à une erreur. »

Dans le même ordre d'idées, et comme personne n'a intérêt à laisser propager ce qu'il sait être manifestement faux, je puis ajouter qu'il faut mettre dans le même cas deux récits fabuleux auxquels les spirites ont tort d'attacher de l'importance, et qui ont été imaginés pour répondre à la fameuse objection que les esprits ne nous apprenaient rien de neuf.

Le premier est la prétendue continuation du roman de Dickens, *Edwin Drood*, par un ouvrier sans instruction. Le fait est faux. L'ouvrier en question s'est trouvé inconnu, après enquête. Le roman a été terminé par un romancier, sans aucune prétention au style de l'auteur primitif.

La seconde légende concerne l'histoire de Jeanne d'Arc, dictée par elle-même à un jeune médium, Ermance Duffaux. On a aujourd'hui l'aveu de la supercherie, et la lecture seule de cette prétendue révélation, écrite dans le style faux et prétentieux du commencement du XIX^e siècle, style si différent de celui de l'héroïne française, que son procès a fait connaître, suffirait à prouver qu'il n'y a, là encore, rien qui mérite de retenir l'attention.



Un chapitre entier des *Forces naturelles inconnues* est consacré, — et à juste raison — aux « fraudes des médiums ». Il est évident que nous avons tous le plus grand intérêt à savoir comment nous pouvons être trompés; mais, puisque C. Flammarion reconnaît que tous les véritables médiums ont fraudé un jour ou l'autre, pourquoi se montre-t-il si dur pour cette pauvre Anna Rothe, qui a certainement donné des phénomènes authentiques, et pourquoi la met-il dans le même sac que cette farceuse de M^{me} Williams? Je puis attester, personnellement, que, dans une séance où j'étais spectateur, les oranges données par le « médium aux fleurs » ne sortaient pas des endroits où l'on a affirmé à Flammarion qu'elle les prenait. Comme tous les investigateurs, je me porte garant de ce que j'ai bien vu et vérifié, cela n'enlève rien à ce que d'autres ont pu voir.



J'arrive maintenant aux conclusions de l'auteur. Il ne faut pas oublier son autorité toute spéciale dans ces matières, pour lesquelles il ne peut

être soupçonné ni de parti pris, ni d'insuffisance. « Je dois rappeler, dit-il, (p. 263) que j'ai étudié depuis une quarantaine d'années à peu près tous les médiums dont les expériences ont eu le plus de retentissement. » — Parmi eux, en effet, se trouve D. D. Home, Eglington, Slade et Eusapia Paladino.

Parlant de l'analogie entre les idées de « l'Esprit » et celle des assistants, il dit (p. 492) :

« Il y a dans ce lien apparent, entre la volonté *indirecte* des assistants et les phénomènes, un problème dont la solution m'échappe complètement encore. Je pressens que ce lien n'a rien de surnaturel, je me rends compte que *l'hypothèse spirite l'explique mal et n'y est pas adéquate* ; mais je ne puis formuler aucune explication. »

Et ailleurs (p. 573). « L'intelligence directrice n'est pas toujours l'intelligence personnelle, *normale*, des expérimentateurs ou de l'un quelconque d'entre nous. Nous demandons à l'entité qui elle est, et elle donne un nom qui n'est pas le nôtre, elle répond à nos questions, et prétend ordinairement être une âme désincarnée, l'esprit d'un défunt. Mais, si nous poussons la question à bout, cette entité finit par se dérober sans nous avoir donné des preuves suffisantes d'identité... D'autre part, cette entité, cette personnalité, cet esprit, a sa volonté, ses caprices, ses exigences, et agit parfois en contradiction avec nos propres pensées. Il nous dit des choses absurdes, ineptes, brutales, insensées, et s'amuse à de bizarres combinaisons de lettres, à de véritables casse-têtes. Il nous étonne et nous stupéfie.

« Quel est cet être ?

« Deux hypothèses s'imposent donc, inéluctablement. Ou c'est nous qui produisons les phénomènes, ou ce sont des esprits. Mais entendons-nous bien : les esprits ne sont pas nécessairement des âmes des morts, car il peut exister d'autres genres d'êtres spirituels, et l'espace pourrait en être plein sans que nous en sussions jamais rien, à moins de circonstances exceptionnelles...

« Quant à des êtres différents de nous (p. 580) quelle pourrait être leur nature ? Il nous est impossible de nous en former aucune idée.

« Ames des morts ? C'est très loin d'être démontré. Dans les innombrables observations que j'ai multipliées depuis quarante ans, tout m'a prouvé le contraire. Aucune identification satisfaisante n'a pu être faite... L'être évoqué s'évanouit lorsqu'on insiste pour le pousser à bout et avoir le cœur net de sa réalité...

« Que les âmes survivent à la destruction du corps (p. 584) je n'en ai pas l'ombre d'un doute. Mais qu'elles se manifestent par ces procédés, la méthode expérimentale n'en a encore aucune preuve absolue.

« J'ajouterai même que cette hypothèse n'est pas vraisemblable. Si les

âmes des défunts restaient autour de nous, sur notre planète, cette population invisible s'accroîtrait en raison de cent mille par jour, environ 36 millions par an, de 3 milliards 620 millions par siècle, de 36 milliards en dix siècles, etc., à moins d'admettre des réincarnations sur la terre même.

« Combien se présente-t-il d'apparitions ou de manifestations ? Que reste-t-il en éliminant les illusions, les autosuggestions, les hallucinations ? A peu près rien. Une aussi exceptionnelle rareté plaide contre une réalité...

« Je ne dis pas que les esprits n'existent pas (page 591) : j'ai au contraire des raisons pour admettre leur existence. Il n'est pas jusqu'à certaines sensations exprimées par les animaux qui ne plaident en faveur de la présence inattendue et impressionnante d'êtres ou d'agents invisibles...

« L'œuvre d'esprits désincarnés, d'âmes de morts, est une hypothèse explicative que l'on ne doit pas rejeter sans examen, qui paraît parfois la plus logique, mais qui a contre elle de puissantes objections et qu'il serait de la plus haute importance de pouvoir démontrer avec certitude. Ses partisans devraient être les premiers à approuver la sévérité des méthodes scientifiques que nous appliquons ici, car, plus solidement le spiritisme serait fondé et plus il aurait de valeur. Les croyances naïves et les illusions ne peuvent lui donner aucune base sérieuse. La religion de l'avenir sera la religion de la science. Il n'y a qu'une vérité.

« On fait souvent dire aux auteurs ce qu'ils n'ont jamais dit. Pour ma part, j'en ai eu la preuve fréquente, notamment à propos du spiritisme. Je ne serais pas surpris que certaines interprétations des pages qui précèdent se traduisent par l'opinion que je n'admets pas l'existence des esprits. On ne peut cependant trouver aucune affirmation de ce genre dans cet ouvrage, ni dans aucun de ceux auxquels j'ai donné le jour.

Ce que je dis, c'est que les phénomènes physiques étudiés ici ne prouvent pas leur collaboration, peuvent probablement s'expliquer sans eux, par des forces inconnues émanant des expérimentateurs, et, notamment, des médiums... »

On trouvera peut-être que j'ai un peu trop multiplié les citations empruntées à Flammarion. J'ai présent à l'esprit cette phrase fameuse d'un procureur du temps passé qui ne demande que deux lignes de l'écriture d'un individu pour pouvoir le faire pendre. Flammarion nous accuse de lui jeter la pierre, de trahir sa pensée. J'espère qu'il voudra bien reconnaître que j'ai fait un choix suffisant, assez exact et impartial, pour que l'on puisse se faire une idée bien nette de son opinion, au milieu des hésitations où sa pensée se débat parfois.

Il nous reste à examiner l'opinion des autres savants ou investigateurs

en vue. J'irai plus rapidement. J'ai déjà donné celle de V. Sardou, je n'y reviendrai pas.

..

On cite souvent *Schiaparelli*, l'illustre directeur de l'observatoire de Milan, au nombre des spirites éminents. C'est là une erreur complète. C'est un investigateur très intéressé par ce qu'il a vu avec Eusapia. Rien de plus. Voici en quels termes il écrit à ce sujet à Flammarion (page 91) :

« Tout cela excite ma défiance. Ayant passé toute ma vie dans l'étude de la nature, qui est toujours sincère dans ses manifestations et logique dans ses procédés, il me répugne de tourner mon esprit vers la recherche d'une classe de vérités, qu'une puissance malicieuse et déloyale nous semble cacher avec une obstination dont on ne comprend pas le motif. »

« D'après ces réflexions, je ne puis me déclarer convaincu de la réalité des faits qu'on comprend sous le nom très mal choisi de *spiritisme*. »

Jules Claretie a assisté à la séance du 25 novembre 1898 avec Eusapia. Voici comment il résume ses impressions (page 138) :

« Je ne discute pas, je dépose. J'ai vu cela, je l'ai bien vu. J'y penserai longtemps. Je ne conclus pas. Je chercherai une explication. Il est possible que je la trouve. Mais ce qui est certain, c'est que nous devons être modestes devant tout ce qui nous paraît inexplicable, et qu'avant d'affirmer ou de nier, il faut attendre. »

Le Dr Gustave Le Bon, bien connu pour ses études sur la dissociation de la matière, ayant obtenu en 1903, trois séances, chez lui, avec Eusapia, auxquelles assistait M. Dastre, membre de l'Académie des sciences et professeur de physiologie à la Sorbonne, conclut nettement (page 141) que tout est fraude dans ces expériences.

Telle est aussi l'opinion de *M. Antoniadis*, qui assistait à la séance du 21 novembre 1898.

Lombroso, l'éminent professeur de psychiatrie de Turin, a assisté à d'assez nombreuses séances avec Eusapia. Voici un passage de sa lettre du 25 juin 1891 à M. Ciolfi (page 203) :

« Je suis tout confus et au regret d'avoir combattu, avec tant de persistance, la possibilité des faits dits spirites ; je dis, des faits, parce que je reste encore opposé à la théorie. »

Nous croyons que depuis cette époque, à la suite de preuves plus complètes, l'opinion du savant professeur s'est modifiée dans le sens spirite.

Le Dr Ochorowicz compte parmi les savants illustres qui purent se livrer à des recherches avec le même médium, notamment à Varsovie, du 25 novembre 1893 au 15 janvier 1894. Parmi ses conclusions se trouve la phrase suivante (page 224).

« Je n'ai pas trouvé de preuves en faveur de l'hypothèse spirite, c'est-à-dire en faveur de l'intervention d'une intelligence étrangère. « John » n'est pour moi qu'un dédoublement psychique du médium. Par conséquent, je ne suis pas spirite. »

Maxwell, docteur en médecine et avocat général à la Cour de Bordeaux, a fait paraître, il y a quelques années, un ouvrage intitulé : *Les phénomènes psychiques*, dans lequel il déclare sa conviction absolue dans la réalité des faits, mais ne croit pas qu'il soit nécessaire de recourir, pour les expliquer, à l'hypothèse des esprits.

Morselli, professeur de psychologie à l'Université de Gênes, a eu, en 1901 à Gênes, et tout récemment encore, des expériences retentissantes avec Eusapia. Voici ses dernières conclusions, parues dans le *Corriere della Sera* :

« Autant qu'il m'a été donné d'observer et de noter dans mes anciennes et nouvelles expériences avec la Paladino, le spiritisme n'est pour rien dans ces phénomènes. Les phénomènes ne sont pas des manifestations, des faits, des messages d'esprits désincarnés ou d'âmes de défunts.

« Quant à son fameux John King, dont je donnerai, d'autre part, la généalogie, ce n'est pas un esprit, mais une création suggestive de son subconscient, un personnage fantastique de songe, comme déjà Ochorowicz de Varsovie, l'avait intelligemment deviné.

« Mais à ceux qui me demandent, et ils sont nombreux aujourd'hui ceux qui m'interrogent de toute part, ce que je pense des phénomènes physiques attribués à Eusapia, et si je les considère comme réels, authentiques, prouvés, je réponds : Oui. »

Le professeur Porro, directeur de l'observatoire national de la République argentine à la Plata, assistait à Gênes à une série d'expériences avec le médium napolitain, et a publié longuement ses impressions sur ces séances : Voici des extraits de son rapport (p. 253 et suivantes) :

« Les phénomènes sont réels, ils ne peuvent s'expliquer ni par la fraude, ni par l'hallucination... Avons-nous obtenu, au cours de nos dix séances avec Eusapia, le fait qui suffit à rendre nécessaire l'hypothèse spirite de préférence à toutes les autres ? Il est impossible de répondre d'une façon catégorique à cette question, parce qu'il n'est pas — et il ne sera jamais possible — d'avoir une preuve scientifique d'identité de la part des êtres qui se manifestent...

« En admettant comme l'hypothèse la plus probable que les entités intelligentes à qui l'on doit les phénomènes sont autonomes, préexistantes, et qu'elles ne tirent de nous que les conditions nécessaires pour leur manifestation dans un plan physique accessible à nos sens, devons-nous admettre aussi qu'elles soient vraiment les *esprits des défunts* ?

« A cette question je répondrai que je ne me sens pas encore capable

de donner une réponse décisive. J'inclinerais toutefois à l'admettre, si je ne voyais la possibilité que ces phénomènes puissent rentrer dans un autre cadre encore plus vaste. Rien, en effet, ne nous empêche de croire à l'existence de formes de vie tout à fait différentes de celles que nous connaissons, et dont la vie des esprits humains avant la naissance et après la mort n'est qu'un cas spécial, comme la vie organique de l'homme est un cas spécial de la vie animale. »

..

Le comte Agénor de Gasparin fit paraître, en 1854, un ouvrage sur les *Tables tournantes*, résultat d'observations fort bien conduites. On était à l'aurore du spiritisme, aucune théorie n'était encore admise au sujet de ce phénomène, aussi les conclusions d'un observateur indépendant gardent-elles encore toute leur valeur. Après avoir établi l'indiscutabilité du fait il dit (page 344) :

« J'affirme qu'il y a un agent et que cet agent n'est pas surnaturel (il veut dire que ce n'est pas un Esprit) qu'il est *physique*, imprimant aux objets physiques les mouvements que détermine notre volonté. »

Marc Thury, professeur de physique et d'astronomie à l'Académie de Genève, fit paraître, également sur les *Tables tournantes*, environ vers la même époque, en 1855, un mémoire intéressant. Pour lui (page 388) : « 1° les phénomènes sont certains ; 2° ils sont produits par une substance inconnue à laquelle il donne le nom de *psychode*, qui existerait en nous et servirait d'intermédiaire entre l'âme et le corps, entre la volonté et les organes ; le psychode pourrait s'étendre au delà du corps ; 3° l'auteur ne déclare pas absurde l'hypothèse des esprits, et admet qu'il peut exister, dans le monde où nous vivons, d'autres volontés que celles de l'homme et des animaux, pouvant agir sur la matière. »

..

S'occupant de l'opinion des savants sur les phénomènes physiques du spiritisme, l'auteur des *Forces inconnues* est naturellement amené à entretenir ses lecteurs des expériences de la *Société dialectique de Londres*, et de celle de Wm Crookes. Pour les lecteurs de la *Revue* qui ne posséderaient pas l'excellente traduction du Dr Dusart, je rappellerai en deux mots que cette Société, constituée en 1869 pour l'examen des manifestations spirites, comprenait vingt-sept membres, dont plusieurs de la Société Royale, entre autres le savant naturaliste A.-R. Wallace. A la suite de cinquante séances, le Comité publia un rapport décrivant les phénomènes observés au sein de l'assemblée, les médiums étant tous des membres du Comité eux-mêmes, affirmant la réalité des faits, et concluant qu'il existe une force capable de

mouvoir des corps pesants, sans contact matériel, et que cette force dépend d'une façon encore inconnue, de la présence d'êtres humains.

Cette Société a eu pour continuatrice la fameuse *Society for psychical Research*, fondée en 1882, qui a eu pour présidents le professeur Sidgwick, A.-J. Balfour (premier ministre d'Angleterre), le professeur Wm James, sir Wm Brookes, Fr. Myers, sir Oliver Lodge, le professeur Ch. Richet — tous ces noms se passent de commentaires — et pour collaborateurs des hommes tels que le Dr Hodgson, et le professeur Hyslop, dont les admirables travaux ont attiré l'attention du monde entier sur les phénomènes qui nous occupent.

De Wm Crookes, je ne dirai rien, sinon qu'il n'est pas spirite, quoiqu'il maintienne toujours exactement ses affirmations sur les faits dont il a fait le récit en 1871, au sujet de Home, et sa foi en l'apparition de Katie King, apparition qui prit fin le 21 mai 1874, ayant duré quatre ans. Crookes, qui a des paroles très dures pour les spirites, ne pense pas que nous puissions trouver l'explication de cet étrange phénomène. « Cette apparition était-elle ce qu'elle disait être ? Rien ne le prouve. »

Au nombre des savants qui ont admis formellement l'hypothèse spirite, nous devons mentionner A.-R. Wallace, qui publia à ce sujet, en 1875, un ouvrage fameux, traduit en français sous le titre de *Miracles et spiritualisme moderne* ; Cromwell Varley, l'ingénieur électricien bien connu et le professeur de Morgan, de la Société royale, l'auteur de *Budget of paradoxes*.

En France, le regretté P. Curie et le professeur d'Arsonval ont fait quelques expériences avec Eusapia en 1905 et 1906.

Avec un médium italien, Politi, le professeur Palmarini crut reconnaître sa fille morte depuis trois ans. Les séances avaient lieu à Rome en février 1900.

Un autre médium, le Russe Sambor, a été également l'objet d'expérimentations nombreuses, à Saint-Petersbourg, de 1897 à 1902. Le rapport a été publié par M. Petrovo-Solovovo, membre de la Société anglaise de recherches psychiques. Cet observateur, après avoir constaté, sans les expliquer, toute une série de phénomènes d'ordre physique ajoute :

« Mais, en vérité, je ne puis me défendre d'un attendrissement en pensant au défunt Sambor. Lui, ce Petit-Russien, ancien employé des télégraphes, dégrossi par les six ou sept hivers qu'il avait passés à Saint-Petersbourg, se peut-il que la nature aveugle l'eût choisi pour être l'intermédiaire entre notre monde et le douteux au-delà ? ou tout au moins, un autre monde d'êtres dont la nature précise, n'en déplaît aux spirites, serait pour moi une énigme, si j'y croyais absolument.

« C'est sur cette parole de doute — le doute n'est-il pas, hélas, le résultat le plus certain des expériences médiumniques ? que je terminerai ce rapport. »

Les lecteurs spirites de la *Revue* liront avec le plus grand intérêt le récit de ses expériences, fait par M. *Castex Dégrange*, sous-directeur de l'École nationale des Beaux-Arts de Lyon. Quelques-unes sont bien difficiles à expliquer sans l'intervention des esprits. L'écrivain est resté sceptique, néanmoins, mais avec une forte tendance à pencher vers le spiritisme. »

« Ces forces sont-elles des esprits ? dit-il... Il est évident que cette hypothèse expliquerait beaucoup de choses, tout en en laissant pas mal d'obscurcs.

« Vous me demandez si j'ai pu établir leur identité ? Ils signent de n'importe quel nom, choisissant de préférence des noms illustres, auxquels ils font parfois dire les plus grosses stupidités. De plus, l'écriture cesse souvent brusquement, comme si un courant électrique venait à être interrompu, et cela sans raison appréciable. Puis elle change ; puis des choses sensées se terminent par des absurdités, etc., etc. Comment nous y reconnaître ? »

..

J'espère que les lecteurs de la *Revue* ne m'accuseront pas d'avoir voulu jeter le découragement parmi eux. Je veux que l'on me comprenne bien.

Il m'a semblé que le moment était venu de mettre en regard des idées trop arrêtées des spirites les conceptions *actuelles* des savants qui ont daigné s'occuper sérieusement de l'étude des phénomènes. S'ils ne sont pas arrivés *encore* à la même conclusion que les spirites, il n'y a rien de décourageant dans ce fait. Il faut, au contraire, se féliciter hautement que des hommes aussi éminents aient eu le courage d'*affirmer tous la réalité indiscutable des faits*. N'est-ce rien que cela ? Il serait déraisonnable de demander davantage, en ce moment. Il ne faut pas oublier qu'il s'agit de faire passer un public léger, sceptique, matérialiste, de l'incrédulité la plus absolue à la conviction. Cela ne peut se faire que par degrés, et qui demande trop n'obtient rien.

Il ne faut pas perdre de vue, en outre, que tous les phénomènes observés sont uniquement *physiques*, et que, si de bons phénomènes intelligents avaient pu être étudiés, les conclusions auraient peut-être été différentes. Eusapia Paladino, notre meilleur médium européen, n'est après tout qu'un médium incomplet, et on ne peut lui demander plus que d'inspirer le doute sur les affirmations trop dogmatiques de la science matérialiste.

Je crois donc, en résumé, que le nouveau livre de C. Flammarion arrive bien à son heure, qu'il s'adapte parfaitement à la situation générale des esprits, et qu'il est destiné, non seulement à un gros succès de librairie, mais à faire faire un pas considérable à l'esprit humain dans le sens spiritualiste, ce dont nous ne pouvons tous que grandement le féliciter.

PRUDENS.

EUSAPIA PALADINO

DANS LE MONDE DES MYSTÈRES

Impressions d'un savant sur les phénomènes d'Eusapia

N° 3 A.

Il y a cinq ans Jules Bois, le brillant investigateur de toutes les croyances anormales qui s'agitent et paraissent se cacher à la lumière du soleil, au sein de notre civilisation raffinée occidentale, parlant du miracle moderne et « des forces inconnues », écrivait que Eusapia Paladino était « la vraie gymnasiarque du psychisme », mais que les prodiges qu'il avait vus s'accomplir l'avaient plus étonné que convaincu. Sans doute que M. Bois n'aura assisté qu'à une ou deux séances chez M. Dariex ou M. Richet, car pour juger la spontanéité et l'authenticité autant que l'intensité et la variété des phénomènes produits par Eusapia, il est indispensable de l'étudier avec l'esprit calme et dans un milieu propice (homogène, selon l'expression spirite), pendant une série entière, et mieux encore comme je l'ai fait, pendant plusieurs séries de séances successives. Alors seulement on peut se convaincre qu'elle n'est pas « la gymnasiarque », mais « l'athlète », « la géante » de la médiumnité physique. La facilité avec laquelle elle s'adapte à « donner des séances » dans les lieux et sous les climats les plus variés, avec les personnes les plus diverses de caractère et d'éducation, parmi les adeptes et parmi les sceptiques, chez les lettrés comme chez les ignorants, démontre la puissance extraordinaire de ses facultés métapsychiques et devrait en même temps désarmer les plus incrédules.

Dans près de trente séances, j'ai vu plusieurs centaines de phénomènes s'accomplir avec Eusapia Paladino. Quelques séances furent, il est vrai, peu intéressantes, surtout pour celui qui a connaissance de sa potentialité et a vu les phénomènes primitifs et les plus simples (les mouvements de la table, les attouchements par des mains invisibles, etc...), et qui compte et désire voir des manifestations plus élevées et plus complètes. Mais il y a des séances qui, bien que rares, pour Eusapia, compensent l'ennui et la fatigue des longues soirées passées dans une attente vaine et peu satisfaisante, et dans lesquelles se déploie toute la médiumnité de Paladino et où se manifestent des phénomènes exceptionnels de grandes matérialisations et d'apparitions réelles.

En général, tous les curieux ainsi qu'un grand nombre d'expérimenta-

teurs métapsychiques n'ont pas de patience ; ne savent pas attendre et voudraient voir sur-le-champ des choses merveilleuses telles qu'elles sont décrites dans les livres spirites ou que Paladino est capable de produire. L'impatience de ceux qui constituent le cercle nuit, au contraire, à la spontanéité des phénomènes, précisément parce que d'une manière fondamentale, bien que la transformation des faits plus mécaniques ou plus matériels soit d'origine bio-psychique, les plus importants ont surtout lieu quand on ne les demande ni les attend.

Contrairement à tout le bruit qu'on soulève autour des séances d'Eusapia, celles-ci devraient s'effectuer avec le plus grand calme d'esprit.

D'ailleurs, le médium n'a pas toujours le pouvoir de faire ce qu'il veut (de là, la tendance à la dissimulation consciente ou inconsciente qui provoque tant de plaintes) ; et puis, par suite de son peu de culture, Eusapia a peu d'inventions dans son subliminal, lequel pour pouvoir agir doit, d'après mes observations, recevoir presque toujours de la partie supérieure ou lucide de la conscience, l'idée de l'impulsion d'expansion ou, tout au moins, l'idée de la direction à donner à une telle impulsion. Le médium, étant un être psychiquement anormal (« hystérique »), est suggestionnable, et très souvent on le voit accomplir des phénomènes presque aussitôt qu'ils ont été pensés ou demandés par les assistants ; en pareil cas, l'idée du phénomène perçue par la conscience d'Eusapia qui veille, descend ou plutôt plonge dans son subconscient, d'où elle élabore le dynamisme bio-psychique encore ignoré de la médiumnité ; et de là, s'étend et émerge dans sa modalité d'action mécanique à distance, de productions lumineuses, d'idée plastique ou matérialisation, etc...

Il est très important, sous ce rapport, de préciser quel est l'état mental du médium pendant les phénomènes. Je prends plaisir à dire ici, que si pour les phénomènes de peu d'importance (les coups frappés, les mouvements de la table, quelques lévitations, etc...) on peut apercevoir encore Eusapia, en état de veille et d'attention, combien aussi elle est vite restreinte à des groupes déterminés de perceptions ; tandis qu'au contraire, pour les phénomènes plus grands et qui ont plus de signification pour la doctrine spirite et sont plus nouveaux pour ceux qui étudient (tels sont les fortes actions à distance, les apparitions de formes ou de fantômes), il est nécessaire que sa conscience soit obscurcie par « la trance », et que sa volonté reste extériorisée. C'est alors seulement qu'elle a l'expansion automatique de l'énergie, que nous nommerons médianique, accumulée dans ses centres nerveux ; alors seulement qu'on entre dans la zone mystérieuse et surprenante du vrai « spiritisme ». Je donnerai, dans le travail que j'ai promis et annoncé, tout le fruit de mon observation et de mon expérience sur l'état physio-psychologique du médium, sur les symptômes et les degrés de sa « trance », sur

les divers procédés auto-suggestifs mis en œuvre par Eusapia pendant les séances ; j'espère démontrer que, pour bien comprendre et apprécier la phénoménologie métapsychique, il faut être psychologue, et non pas seulement physicien, ni photographe, ni amateur de curiosités et du « Merveilleux ».

La phénoménologie médianique d'Eusapia, ainsi que je l'ai remarqué, est très variée et intense dans la sphère physique, très pauvre dans l'intellectuelle ; et c'est là, selon moi, un grand coup porté à la doctrine spirite, puisqu'on en tire la conclusion scientifique, quoique peu acceptée des spirites systématiques, que les phénomènes sont dus à l'action exclusive des médiums et sont proportionnés aux éléments psychiques ou sub-psychiques existant par l'acquis individuel ou par l'hérédité cumulative dans leur cerveau.

Pour mettre un peu d'ordre dans l'amas confus des manifestations spirites-psychiques, on a fait plusieurs classifications. Les unes sont de nature empirique, où s'entremêlent les phénomènes selon leur caractéristique extérieure, sans prétendre toucher à leur nature intime. Dans cette voie prudente commença Crookes, quand il exposa, par classes, ses fameuses expériences de « 70 à 74 » ; puis vint Gibier, avec ses études sur Slade ; la commission de Milan de « 92 », et le colonel de Rochas avec Eusapia ; Aksakoff et Gyl, dans leurs excellents résumés synthétiques sur le spiritisme, etc... D'autres classifications sont de nature théorique ou essaient d'ordonner les phénomènes d'après leur nature intérieure, soit vraie, ou conjecturale ; et dans cet ordre de travaux, parmi les hommes de science, la première place mérite d'être donnée au savant courageux, mais d'après moi, manquant de base positive du psychisme, Fred. Myers (*Personnalité humaine*, vol. 2, pages 508 et suiv.). Myers a accompli, par ses études et son apostolat, une œuvre monumentale, admirable ; mais il a prétendu trop quand il a voulu unir les faits « spirites », puis « spiritualistes » et exceptionnels aux faits biologiques et psychologiques les plus élémentaires ; il n'a pas réussi à remplir la lacune énorme, obscure, encore insondable, qui les sépare et les distingue.

Je vais tâcher donc de construire un schéma coordonné et complet de taxinomie médianique ; mais je saurai me tenir sur le terrain solide de l'observation. Dans cet écrit, destiné au grand public, je me contenterai de grouper, d'une manière claire et facilement compréhensible, les phénomènes d'Eusapia que j'ai observés. Je ne conteste pas qu'Eusapia, à l'instar des autres médiums, ne puisse avoir produit d'autres manifestations plus intenses de sa médiumnité, dans des séances auxquelles je n'ai pas assisté, et ne puisse, dans l'avenir, en donner de nouvelles et de diverses, et peut-être plus convaincantes pour l'hypothèse spirite. Je ne conteste pas non plus qu'elle

ne puisse, dans des expériences ou des séances ultérieures, et devant d'autres observateurs, se montrer incapable de reproduire les phénomènes que j'ai vus et puis affirmer, non pas autant parce que Eusapia n'est pas toujours en possession de facultés bio-psycho-dynamiques égales, que parce que, par sa nature, l'étude des forces médianiques, à peine commencée, réserve à la science des surprises imprévues.

A. — *Phénomènes subjectifs.*

Une première grande catégorie de phénomènes est celle que les spirites nomment « intellectuels », mais auxquels je donnerai ici le nom de « subjectifs », soit parce qu'ils se produisent dans la conscience ou la sub-conscience du médium, soit parce qu'ils ne concernent pas seulement l'intelligence, mais tout le mécanisme de l'âme, peut-être aussi le fond même de l'organisme corporel. Chez Eusapia, ils ne sont pas très remarquables précisément dans son contenu intellectuel ; néanmoins, ils sont apparents pour celui qui ne cherche que le phénomène matériellement perceptible. Mais le psychologue récolte par contre aussi avec le médium napolitain, une riche moisson d'observations qui intéressent la nature et la bio-psychogénèse de la médiumnité spirite ; il faut pourtant être versé en physiologie et en pathologie mentale, pour en comprendre et en apprécier l'importance. C'est pour cela que je me borne à le rappeler ici d'une manière succincte, renvoyant ceux qui le voudront, pour les détails plus circonstanciés, à un autre endroit.

1° Avant tout, les *modifications de l'état de conscience* du médium et des assistants durant les séances. Chez Eusapia qui est, de toute évidence, un sujet d'étude, la conscience est tantôt lucide, tantôt obscurcie jusqu'au point de s'arrêter ; puis apparaît en elle, d'une manière manifeste, le travail du sub-conscient qui a une si grande importance dans la psychologie moderne.

2° *L'état auto-hypnotique*, auquel les spirites anglo-américains ont fait donner le nom de « trance », signifiant littéralement en italien « extase ou transport ». J'ai pu en suivre les phases, en examiner les symptômes, me convaincre de son affinité avec les états hystériques et avec l'hypnotisme, avec réserve pour l'existence d'un état « magnétique » dissemblable de l'état « hypnotique ».

3° *La suggestibilité*. — Eusapia n'est pas seulement hypnotisable, mais aussi capable d'être suggestionnée à l'état de veille ; elle est alors dominée par des auto-suggestions diverses, parmi lesquelles je mettrai toutes les croyances superstitieuses sur son existence antérieure dans un autre corps (?), la réincarnation actuelle, sa soumission à un esprit-guide (« John King » qui fut son père dans une autre vie), etc... Ce mélange d'invraisem-

blances et de conjectures « spirites » s'est formé dans son esprit par des suggestions d'autrui. (Sous l'inspiration de Damiani, l'enseignement de Chiaja, l'influence des cercles spirites où, en travaillant, elle s'est perfectionnée, en fréquentant les spirites, etc..)

Eusapia est très ignorante et on la comprend difficilement ; et non sans sourire, quand elle essaie de faire l'interprétation embrouillée de certains de ses propres phénomènes. A cause de cela, elle parle très peu ou à contre-cœur du spiritisme théorique ; elle ne fait pas comme Home, Stainton-Moses, M^{me} d'Espérance qui se sont fait un devoir de propagande doctrinaire. Eusapia est très fière de son athlétisme médianique et devient victorieusement sarcastique envers les incrédules, quand elle réussit dans quelques phénomènes extraordinaires ; mais elle est très modeste quand elle se produit ou pense être devant des champions de la psychologie transcendante.

4° *Les phénomènes des rêves.* — Une grande partie des manifestations même matérielles d'Eusapia est alliée à sa très vive, autant que monotone et stéréotype somnolence (semi-trance).

5° *Les personifications.* — Ordinairement, en état de demi-trance médianique et plus profondément « en trance », Eusapia se croit changée dans une autre personnalité, celle de la fille de « John King », qu'elle aurait vu dans une de ses incarnations antérieures. Quelquefois, elle-même se personifie en « John King » qui alors parle par sa bouche et agit par sa médiation. D'autres fois, elle personifie les esprits des défunts, que pour complaire aux assistants et par raison de prosélytisme, elle imagine d'évoquer. Cette transformation de personnalité offre un vaste champ aux recherches psychologiques, mais elle ne prend pas dans Eusapia le coloris intense et la potentialité d'expression qu'on voit chez d'autres médiums intellectuels intuitifs, psychographes, etc., (comme par exemple chez Hélène Smith, de Flournoy, de Genève).

6° *Communications et messages en langue italienne.* — Ils sont plus fréquemment obtenus par la table (« la typtologie »), très rarement par la voix (exceptionnellement, dit-on, ainsi que par l'écriture). Durant nos séances, pendant lesquelles j'ai prêté la plus grande attention aux effets physiques, les phénomènes de nature intellectuelle, toujours pauvres chez Eusapia, furent très rares et peu intéressants.

7° *Communications en langues étrangères.* — On en attribue quelques-unes à Eusapia qui parle très mal même l'italien et s'exprime en un seul patois dégénéré ; mais bien qu'affirmés par des personnes dignes de foi, je n'ai jamais observé de pareils phénomènes, et c'est pourquoi ils soulèvent de grands doutes dans mon esprit.

8° *Devination de la pensée et suggestion mentale.* — J'en ai recueilli quelques exemples, la plupart dans les séries des séances de 1901 à 1902 : ces

phénomènes furent décrits avant moi par mon compagnon de groupe, le docteur G. Venzano, excellent observateur ; toutefois ils m'ont paru plus probables que prouvés, et beaucoup de mes essais, faits pour suggestionner Eusapia mentalement (que je réussis cependant à hypnotiser), restèrent sans effet, ce qui n'exclut pas les meilleurs résultats de la part des autres.

9° *Lucidité et clairvoyance.* — Il n'est pas évident pour moi qu'Eusapia entende, ou voie, ou sente (soit impressionnée) à distance, ni qu'elle ait des prémonitions, ni des presciences, ni qu'elle présente d'autres phénomènes métapsychiques semblables. Je crois que M. Chiaja l'affirme, mais il conviendrait de l'examiner plus à loisir et de vivre avec elle.

10° *Extériorisation de la sensibilité.* — Le courageux De Rochas dit que Paladino lui a donné quelques phénomènes élémentaires de cet état super-normal si singulier, et j'ai réussi aussi à lui faire sentir (les yeux fermés) des piqûres d'épingle faites dans l'air, à quelques centimètres de sa peau, mais je ne puis le certifier dans toutes mes expériences ; il y aurait lieu de les répéter et de les vérifier avec scrupule ; et ce ne sont pas des observations fugaces et comme si elles étaient cachées ; la chose n'est pas aisée, étant donnée la répugnance d'Eusapia (et de tous les médiums) à se laisser examiner physiologiquement.

Toute cette partie subjective de la phénoménologie médianique se révèle dans l'état, dans le maintien, dans la physionomie et la mimique, dans le langage, dans la conduite interne d'Eusapia ; et si la généralité de même que les amateurs de séances et les profanes de la psychologie sont prêts à en saisir superficiellement les lignes les plus grossières et les plus apparentes, il nous appartient à nous, psychologues et cliniciens-aliénistes, d'appliquer aux phénomènes subjectifs des médiums les méthodes et les procédés analytiques et synthétiques d'examen psychique ; et j'en ai fait un exposé précis dans les deux volumes qui traitent « des symptômes des maladies mentales », tel que je le donne dans mes leçons de psychologie expérimentale.

Je ne sais ni ne puis me réconcilier avec l'abus et le mauvais usage qu'on fait, depuis quelques années, des données et des termes psychologiques. Tous, spirites et antispirites, dramaturges et poètes, journalistes et (hélas) ! conférenciers, naturalistes et médecins..... vétérinaires, ont la prétention de faire de la « psychologie » ; et ils ne l'étudient pas, et ne la savent pas ; et, par manque de notions fondamentales, ils n'en comprennent pas les éléments ; ce sont des ignorants qui se mettent en tête de commenter Dante ou Shakespeare. C'est ainsi que nous voyons envahi, chaque jour, par des profanes, le terrain ardu et tout spécial, sur lequel moi et tous mes collègues, bien plus vaillants que moi, nous pouvons à grand'peine nous mouvoir ; tout en y consacrant depuis des années toutes les forces de notre

esprit et tout le zèle de notre vocation ; mais ces intrus en jouent, impudents et imprudents, à leur aise, ne faisant aucune attention aux obstacles et surmontant toutes les difficultés avec l'inconscience habituelle des amateurs.

Pourquoi ne délivrerions-nous pas une bonne fois la psychologie de cet envahissement et de cette déprédation. Je devrais passer maintenant aux phénomènes objectifs, mais je traiterai ce sujet dans un prochain article.

(A suivre.)

Gênes, février 1907.

Prof. ENRICO MORSELLI

traduit de l'italien par

Prof. C. MOUTONNIER.

PROUESSES DE MÉDIUM

Dans le numéro du 6 mai dernier de la *Petite République*, M. Paul Dramas consacrait une colonne au médium Eusapia Paladino. Après l'article du professeur Enrico Morselli si exactement traduit par notre savant collaborateur, le professeur Moutonnier de Nice, il nous semble que l'addition de l'article de M. P. Dramas est de toute nécessité.

En ce temps de doute, de scepticisme, de recul dont font preuve tant de spirites sur les croyances desquels les nôtres s'étaient appuyées, il est nécessaire que ceux qui ont reçu tant de preuves d'entretiens avec les disparus tant de manifestations dues à autre chose qu'à leur subconscient ou à une constante succession d'hallucinations, ne jettent pas le trouble dans les esprits.

Personnellement, j'éprouve d'autant plus de satisfaction à donner ces articles à nos lecteurs qu'ayant assisté l'année dernière à l'une des meilleures séances de la Paladino, chez M. Youriéwich, directeur de l'Institut psychologique, je fus privé du plaisir de leur en donner l'intéressant compte rendu avant le tirage de la loterie dont le résultat doit être l'édification prochaine d'un temple tout scientifique, consacré à l'étude des phénomènes psychiques et des médiums qui recevront là un sérieux diplôme attestant leur valeur bien réelle lorsqu'elle aura été sévèrement et loyalement vérifiée et constatée.

LÉOPOLD DAUVIL.

Eusapia Paladino stupéfie les savants

Nous avons rapporté, il y a quelques jours, les expériences extraordinaires auxquelles le célèbre professeur italien Lombroso s'était livré dans son laboratoire sur le fameux médium Eusapia Paladino : le stylet d'un cardiographe avait enregistré matériellement la force mystérieuse émanant du médium.

Or, voici qu'Eusapia Paladino n'est pas plus tôt sortie du cabinet du professeur Lombroso qu'elle est passée dans celui du Dr Foa, professeur d'anatomie pathologique et secrétaire de l'Académie des sciences de Turin. Et là, elle a laissé des traces encore plus extraordinaires de son passage.

Ce ne sont pas seulement les sens des observateurs qui ont été frappés : le professeur Foa et les trois assistants du célèbre physiologiste Mosso, qui observaient Eusapia, ont eu leur épiderme froissé par un certain nombre de gifles ou de coups venant de mains invisibles. Cependant, une lumière éclatante régnait dans la salle, et les mains et les pieds d'Eusapia étaient soigneusement tenus par deux des observateurs.

Mais des phénomènes beaucoup plus extraordinaires ont laissé des traces matérielles.

La colonne de mercure d'un manomètre, grâce à une disposition ingénieuse, a indiqué une pression correspondant à 10 kilogrammes, due à une force inconnue. Une plaque photographique, enveloppée de papier noir, fut impressionnée comme par les rayons X, tandis qu'elle était tenue sur la tête du médium ; à ce moment, l'observateur se la sentait arrachée par une main invisible. Cette plaque, après avoir été développée, a montré l'empreinte noire négative de quatre doigts, due par conséquent à un phénomène de radio-activité.

Deux autres phénomènes se sont passés ensuite sous les yeux des assistants émerveillés.

Tandis qu'Eusapia avait les jambes placées horizontalement sur les genoux d'un expérimentateur, une table pesant 7 kgr. 800 s'est démantibulée, brisée en morceaux.

Enfin, une plaque photographique clouée sous une autre table sous les yeux effarés de tous, s'est déclouée et, ayant viré de bord, est venue se placer sur la table.

Tels sont les phénomènes relatés dans un rapport signé des quatre savants : le professeur Pio Foa, les Drs A. Herlitzka, C. Foa, A. Aggazzotti, assistants du professeur Mosso. Nous les avons décrits sommairement sèchement, leur laissant toute leur valeur propre qui suffit à nous confondre.

Et maintenant, une simple réflexion.

Nous ne sommes plus ici dans un cercle de spirites où aucun contrôle sérieux n'est exercé, où les gens désirent la production de phénomènes qui se rapportent à leurs croyances. Pour ne parler que de ces dernières expériences, Eusapia Paladino a été expérimentée par des savants dont l'idée était plutôt préconçue contre la possibilité de tels phénomènes. Ceux-ci ont été produits dans des conditions ordinaires de lumière, tandis que le médium était constamment tenu. Enfin, le médium a produit des effets d'ordre physique enregistrés par des appareils connus, ou contrôlables, dans de telles conditions que l'hypothèse de fraude ou l'hypothèse d'hallucination des observateurs est inadmissible.

Les expériences de Lombroso et de Foa ne sont donc pas de celles qui peuvent être négligées. Elles sont limitées, elles sont d'un ordre précis, et elles appellent l'attention des physiciens et des physiologistes sur cette faculté extraordinaire que possède le corps humain.

La science, malgré les encouragements de physiciens comme Crookes, Lodge et tant d'autres, craignait d'entrer dans le pays du merveilleux. Aujourd'hui, elle peut tout au moins limiter ses investigations aux phénomènes relatés, qui sont, d'ailleurs, d'ordre exclusivement physique. Les savants français et italiens les abordent sans aucune préoccupation métaphysique, au contraire de quelques-uns de leurs collègues anglais et américains.

Mais cette lutte des deux côtés de la barricade de la pensée humaine n'est pas à craindre; elle ne peut, en multipliant les hypothèses, les raisons de chercher, qu'enrichir le champ des découvertes humaines.

PAUL DRAMAS.

NOUVELLES

De *Luce e Ombra*, mai 1907.

Nous lisons dans la *Gazette de l'Emilie* :

Cercle d'Etudes psychiques « Léon Denis ».

Sous ce titre, vient de se reconstituer l'ancien cercle de *La Fraternité Spirite*, fondé à Bologne, il y a trois ans.

A la requête de nombreux membres il été décidé de faire le possible dans le but de répandre, par des publications et des conférences, les doctrines d'Allan Kardec et de Léon Denis, d'étendre et d'intensifier l'étude des inté-

ressants et merveilleux phénomènes médianimiques qui trouvent dans le Spiritisme leur explication la plus logique et la plus rationnelle.

En outre, une commission a été élue, chargée d'élaborer de nouveaux statuts. Elle est composée des sénors Giacinto, Scozzafava, Gaetano Gelodi, Ettore Vighi, Amedes Amadori.

Pour plus amples informations, aux personnes désireuses de participer à cette œuvre, écrire simplement : Au cercle d'*Etudes psychiques* « Léon Denis », Bologne. — A. M.

BIBLIOGRAPHIE

L'Occultisme hier et aujourd'hui le Merveilleux préscientifique, par le Dr J. GRASSET, professeur de clinique médicale à l'université de Montpellier, associé national de l'Académie de médecine, 1 volume in-8° écu (0,200 x 0,130) de 436 pages. Prix : 5 francs.

En présence du *merveilleux* et des phénomènes *occultes*, qui passionnent tellement tout le monde à notre époque, les savants ont souvent une attitude trop dédaigneuse ou trop confiante : les uns haussent les épaules en souriant et refusent de discuter les expériences faites, les autres acceptent les résultats publiés en supposant trop facilement à *tous* les expérimentateurs la parfaite bonne foi et la science avertie qu'ils ont eux-mêmes.

Le Dr GRASSET a essayé, dans son dernier livre, d'éviter ce double écueil. Il discute, très sérieusement et scientifiquement, sans jamais se moquer. Il sépare les *théories* et les *faits*, montre que les théories sont encore prématurées et réfute le spiritisme (évocation des esprits) et les radiations psychiques (périsprit, corps astral, biomètres).

Quant aux faits, il montre que les phénomènes occultes ne sont pas encore scientifiques, mais qu'ils peuvent le devenir : ils constituent le *merveilleux préscientifique* ; l'occultisme peut ainsi être considéré comme la *terre promise* de la science.

Et, en fait, bien des phénomènes considérés *hier* comme occultes ne le sont plus *aujourd'hui*. Parmi ces faits actuellement *désoccultés* et devenus scientifiques, l'auteur passe en revue : le magnétisme animal et l'hypnotisme, les mouvements involontaires inconscients (tables tournantes, pendule explorateur, cumberlandisme avec contact), les sensations et la mémoire inférieures (fausses divinations, cristallomancie, réminiscences et faux jugements du psychisme inférieur), enfin l'association des idées et l'imagination inférieures (trances et romans des médiums).

Pour les faits qui restent encore occultes à l'heure actuelle et dont la démonstration expérimentale n'est pas encore faite, mais peut être recher-

chée et espérée, il les divise en deux groupes : 1^o faits dont la démonstration, si elle est possible, paraît en tous cas lointaine : télégraphie et prémonitions, apports à grande distance, matérialisations de fantômes ; 2^o faits dont la démonstration paraît moins éloignée et, en tous cas, doit être recherchée tout d'abord : suggestion mentale et communication directe de la pensée, déplacements voisins sans contact (lévitation et raps), clairvoyance.

Sur tous ces points, l'auteur expose les conditions que devront remplir les expériences de l'avenir pour établir scientifiquement l'existence, non encore démontrée, de ces faits.

Essais pratiques de Spiritisme

Ce livre s'adresse aux spirites convaincus. Se bornant à des affirmations, négligeant d'indiquer les précautions prises contre les causes d'erreur, et de discuter les motifs qui lui font admettre l'intervention spirituelle, l'auteur ne peut espérer avoir qu'un cercle restreint de lecteurs, adeptes du kardécisme.

Les phénomènes obtenus par l'écrivain, qui était aussi le médium, paraissent avoir été aussi variés qu'intéressants et s'être produits souvent même avec une certaine violence. Il est regrettable qu'il ait cru inutile d'en donner autre chose qu'une simple énumération ; de même la partie théorique de l'ouvrage est restreinte à quelques énoncés très élémentaires des principes du spiritisme. Sans doute, comme il le dit dans l'avant-propos, l'auteur n'a eu en vue que d'attirer l'attention d'esprits peu entraînés, par des moyens très simples.

Souhaitons que, dans un prochain ouvrage, il pénètre plus au fond du sujet et nous fournisse plus de détails sur ses séances qui semblent avoir été fort intéressantes.

Talismans zodiacaux. — En procurer à ceux que l'on aime, parents, amis, c'est les vouloir heureux : porter avec soi ces gages précieux, c'est réussir toutes entreprises. — Collection de douze Cartes Postales artistiques, peintes à la main, représentant les signes du zodiaque copiés, d'après l'antique, au *Musée du Louvre* (fleurs sympathiques, couleurs, qualités, métaux, pierres, ou jours heureux selon les mois de naissance). Prix de la collection de 12 Cartes, 10 francs ; par unité, 1 franc. Adresser mandats à M^{me} Sun, 273, rue des Pyrénées, Paris, XX^e.

Batailles de l'Idée, Roman scientifique et féministe, par
M^{me} DE BÉZOBRAZOW. Prix 2 fr. 50.

A l'extension du roman contemporain, il ne manque que la création du genre englobant tous les autres : le roman scientifique et social. M^{me} de Bézo-

brazow est l'auteur d'une série d'ouvrages, procédant entièrement de l'un et de l'autre de ces deux courants, — du roman scientifique et social.

La Femme nouvelle, Les Femmes et la Vie, L'Idée et l'Amour initient déjà le lecteur à la connaissance des idées occultes et des idées féministes, mais c'est dans les *Batailles de l'Idée* que l'auteur a pu successivement enfermer des tableaux d'événements contemporains, des analyses de l'évolution des sentiments et des idées, des théories morales.

La force de ce roman consiste à diriger l'observation confuse du plus grand nombre, vers le grand fait du siècle : le réveil du sentiment religieux, à être l'écho vibrant de l'idée encore vague du relèvement social par la femme.

Ce roman dramatique qui se déroule dans un décor mouvementé est un roman utile ; l'importance que prendra le roman scientifique est reconnue par des signes évidents, par le pouvoir d'améliorer l'état des mœurs, il prime tous les autres.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons à la dernière minute la mort de notre ami l'éditeur **Chacornac**. Malgré le peu de place dont nous disposons encore, nous tenons à exprimer immédiatement nos sincères condoléances à la famille de notre regretté confrère, dont l'affabilité a su lui concilier la sympathie de tous ceux qui l'ont fréquenté. Dans notre prochain numéro nous publierons de curieuses communications médianimiques et visions prémonitoires au sujet de cette mort.

LA BARONNE CARTIER DE SAINT-RENÉ,

Décédée le 5 avril 1907 à Thonon-les-Bains (Haute-Savoie).

La Baronne de Saint-René, morte à soixante-cinq ans, d'une pneumonie galopante, était une femme d'une haute intelligence et une femme de bien dans toute l'acception du terme. Elle s'est toujours occupée d'œuvres humanitaires et elle n'a cessé notamment de travailler pour les enfants pauvres.

Elle était membre à Paris du Comité de la Croix Rouge de Genève. Ancien secrétaire de la Ligue internationale des femmes pour la Paix, qui compte six millions de membres, elle était restée en rapports constants avec les grands apôtres de la Paix, tels qu'Henri Dunant, la baronne de Suttner et Frédéric Passy, qui a dit ces belles paroles : « les mères sont lasses d'engendrer de la chair à canon. »

La Baronne de Saint-René écrivait des articles contre l'horrible guerre dans la *Revue Diplomatique*, la *Nation*, la *Paix Universelle*, les journaux français et étrangers, comme le *Journal de Saint-Petersbourg* et celui de Constantinople, etc. Le *Journal de Genève* a publié d'elle, en outre, *Deux ans au Canal de Suez* feuilleton plein d'humour et de saine philosophie qui a eu beaucoup de succès.

Mais elle était surtout la collaboratrice assidue de la *Revue scientifique et morale du spiritisme*, où son dernier article a paru dans le numéro d'avril, dix jours après sa mort, sous le titre de « *Dieu et la Nature*. »

Partout où elle passait, partout où elle trouvait un auditoire de bonne volonté, elle répandait avec une abondante clarté, notre belle doctrine et faisait des adeptes. C'était comme une mission qu'elle aurait reçue. Jusqu'à son agonie, elle a parlé à son mari désolé de sa mort imminente, de son départ très prochain comme d'une délivrance, lui disant que n'ayant plus aucune attraction matérielle qui la retienne ici-bas, elle pensait ne pas revenir dans ce monde grossier, et passer rapidement dans un séjour fluidique, où son âme ne serait plus prisonnière de cette enveloppe terrestre, si exigeante et si rebelle.

Elle avait une vénération touchante pour le Christ, ayant coutume de dire que toute la morale et tout le bonheur relatif qu'on peut avoir sur cette planète inférieure étaient contenus dans ces admirables paroles : « fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fasse. » Donc, ne fais pas à autrui...

Ayant beaucoup vu et beaucoup étudié notre pauvre humanité si imparfaite, elle était d'une indulgence inépuisable ; elle répétait souvent et s'efforçait de faire pénétrer dans tous les esprits, cette vérité profonde : « tout comprendre pour tout excuser. »

Voilà en peu de mots ce qu'était cette femme supérieure ; aussi les témoignages de regrets ne lui ont-ils pas manqué, venant de partout, et la Société d'études psychiques de Genève dont elle avait fait partie et pour laquelle elle écrivait encore, lui a, notamment, voté une couronne magnifique, que deux membres de son Comité sont venus déposer sur sa tombe.

(*Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*, n° de mai 1907,
40, boulevard Exelmans).

Le Directeur-Gérant :
PAUL LEYMARIE.

Le Rédacteur en chef :
LÉOPOLD DAUVIL.